

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

SAINT-SIMON

(SUITE)

La paix donc était faite ; mais quand la guerre cessait d'être une réalité, Louis XIV en aimait encore l'image, et se plaisait à l'introduire dans ses fêtes. Il veut donner à sa Cour le divertissement d'un siège et d'un assaut, et se rend dans ce dessein au camp réuni alors à Compiègne, où les dispositions sont prises pour l'attaque simulée et la défense de la ville. Toutes les dames, nombre de courtisans et d'étrangers de distinction, rangés derrière le roi sur un ancien rempart contigu au château, assistent de là au grand spectacle militaire offert à leur curiosité. Plus bas, la foule pressée du peuple en jouit également ; mais ce qui absorbe plus particulièrement et d'une manière plus intense l'intérêt de Saint-Simon, c'est, dit-il, un autre spectacle :

« Madame de Maintenon y était en face de la
» plaine et des troupes, dans sa chaise à por-
» teurs, entre ses trois glaces, et ses porteurs
» retirés. Sur le bâton de devant, à gauche, était
» assise madame la duchesse de Bourgogne.....
» A la glace droite de la chaise, le roi debout.....
» Le roi était presque toujours découvert, et à
» tous moments se baissait dans la glace pour
» parler à madame de Maintenon, pour lui ex-
» pliquer tout ce qu'elle voyait et les raisons de
» chaque chose. A chaque fois, elle avait l'hon-
» nêteté d'ouvrir la glace de quatre ou cinq
» doigts, jamais de la moitié, car j'y pris garde...
» Jamais il ne parla qu'à elle, hors pour donner
» des ordres en peu de mots et rarement, et
» quelques réponses à madame la duchesse de

» Bourgogne, qui tâchait de se faire parler et à
» qui madame de Maintenon montrait et parlait
» par signes de temps en temps sans ouvrir la
» glace de devant, à travers laquelle la jeune
» princesse lui criait quelques mots..... Le roi
» mit souvent son chapeau sur le haut de la
» chaise pour parler dedans, et cet exercice lui
» devait fort lasser les reins..... »

La défense de la place était confiée à Roze, vieux et excellent général qui, des rangs inférieurs de l'armée, était, par une rare exception, monté aux grades élevés à force de mérite et de succès. Ils s'obstinaient à sa tâche avec une ardeur qui n'eût pas été plus grande en face d'ennemis véritables. — « Roze ne peut se résoudre à être vaincu, » — observait le roi avec un sourire obligeant. Il fallut pourtant bien s'y résigner, et se rendre, car tout était réglé à l'avance.

« Au moment de la capitulation, madame de
» Maintenon apparemment demanda la permis-
» sion de s'en aller; le roi cria : « les porteurs
» de madame ! » — Ils vinrent et l'emportèrent.
» Moins d'un quart d'heure après, le roi se re-
» tira, suivi de madame la duchesse de Bourgo-
» gne et de tout ce qui était là. Plusieurs se par-
» lèrent des yeux et du coude en se retirant, et
» puis à l'oreille bien bas. On ne pouvait revenir
» de ce qu'on venait de voir. »

Pourquoi donc ? à quel propos une si grande stupéfaction ? Françoise d'Aubigné n'avait pas le titre de reine de France, il est vrai ; elle n'en était pas moins la femme légitime de Louis XIV.

Le roi, qui l'avait choisie pour compagne de ses vieux jours, ne pouvait assurément lui donner une plus haute marque d'estime que celle-là. Les soins et les attentions dont il l'entourait en public n'en étaient plus qu'un accessoire logique et obligé. Mais nous parlons comme eût fait peut-être madame Jourdain, et les seigneurs de la Cour considéreraient les choses à un autre point de vue.

Tout ce qui troublait l'ordre hiérarchique de la société tel qu'il existait alors et les idées qui s'y rattachaient, choquait le duc de Saint-Simon. Ce qui portait atteinte à l'ordre moral, nous le savons déjà, ne lui était pas moins antipathique. La vie de la plupart des jeunes courtisans n'était point la sienne. Il semble avoir formé peu de liaisons intimes avec les gens de son âge. En revanche, on le voit recherché par les personnages les plus graves. Le chancelier de Pontchartrain, — père de ce Phélypeaux dont il était question naguère, mais bien différent de son peu séduisant fils, — est du nombre. Il fait demander un jour à Saint-Simon une entrevue particulière : ce n'est point pour traiter de quelque affaire d'Etat ; c'est pour le prier instamment de lui accorder son amitié. Comment ne pas répondre cordialement à de si flatteuses avances ? Pourtant un obstacle semble devoir s'y opposer.

« Il fallut bien lui avouer que j'avais une amitié qui passerait toujours devant toute autre ; que c'était celle qui me liait à M. de Beauvillier dont je savais qu'il n'était pas ami, mais que s'il voulait encore de mon amitié à cette condition, je serais ravi de la lui donner et comblé d'avoir la sienne. Dans l'instant il m'embrassa. Au sortir de chez lui, ému encore d'une chose qui m'avait tant surpris, j'allai le dire à M. de Beauvillier, qui m'embrassait tendrement, et qui m'assura qu'il n'était pas surpris du désir de M. de Pontchartrain, et beaucoup moins de ma conduite sur lui-même. »

L'amitié n'était pas pour Saint-Simon, on peut en juger par là, un lien contracté à la légère, que le temps et les circonstances peuvent rompre ou relâcher ; c'était un engagement sérieux fait pour durer toute la vie. Dans un autre endroit de ses Mémoires, il prend plaisir à nous faire le portrait du chancelier :

« C'était un très petit homme maigre, bien pris dans sa petite taille, avec une physionomie d'où sortaient sans cesse des étincelles de feu et d'esprit, et qui tenait encore plus qu'elle ne promettait. »

Nous n'en citerons rien de plus. Mais arrêtons-nous davantage au portrait de la chancelière ; car ceux que Dieu a joints sur la terre, Saint-Simon ne les sépare pas dans son affection.

« C'était une femme d'un grand sens, sage, solide, d'une conduite éclairée, égale, suivie, unie, qui n'eut rien de bourgeois que la figure... Noble, magnifique au dernier point, et avec cela ménagère et d'un ordre admirable. Per-

sonne, et cela est surprenant, ne connaissait mieux la Cour et les gens qu'elle, et n'avait comme son mari plus de tours et de grâces dans l'esprit. Elle lui fut d'un grand usage pour le conseil et pour la conduite, ce qu'il eut le bon esprit de reconnaître et d'en profiter ; leur union fut toujours intime.... Ce tour, cette galanterie qu'elle avait dans l'esprit, elle l'employait toute à secourir les personnes qui cachaient leurs besoins, qu'elle feignait d'ignorer elle-même. C'était une grosse femme très laide, et d'une laideur ignoble et grossière, qui ne laissait pas d'avoir de l'humeur, qu'elle domptait autant que possible. Jamais il n'y eut de meilleurs parents ni de meilleurs amis que ce couple ; de gens plus polis, on pourrait ajouter quelquefois plus respectueux, et qui se souvenaient le mieux de ce qu'ils étaient... »

Ce dernier éloge n'est pas le moindre sous la plume de Saint-Simon. Remarquons toutefois que pour loger son estime et son amitié en bon lieu, il ne tenait pas rigoureusement compte de l'arbre généalogique. La noblesse du cœur lui suffisait ; et quelle femme, même à la condition d'y joindre une laideur grossière, ne voudrait sous ce rapport, valoir la chancelière de Pontchartrain ?

Le temps poursuivait sa marche destructive à travers les dernières années du grand siècle. Saint-Simon continue son nécrologe. Un nom fameux vient y prendre place.

« On perdit le célèbre Racine, dit-il. Personne n'avait plus de fonds d'esprit, ni plus agréablement tourné ; rien du poète dans son commerce, et tout de l'honnête homme. »

Nous dirions aujourd'hui de l'homme comme il faut. Mais d'où vient que notre auteur met en opposition d'une façon si méprisante cette épithète avec celle de poète ? Racine n'avait rien du poète, observe-t-il. Pardon ! Il en avait, ce nous semble, quelque chose, et ce quelque chose, c'était le génie ! — Il est vrai que nombre de faméliques pédants, rimeurs de métier, osaient s'intituler aussi poètes. Le public et les grands seigneurs dont ils mendiaient la protection, les prenaient sans autre examen pour tels, et l'on conçoit que Racine différât essentiellement à leurs yeux des *Trissotins* et des *Vadius* de son temps.

Nul n'ignore que la mort de Racine fût hâtée par le coup de poignard que lui porta au cœur la perte des bonnes grâces de Louis XIV. L'incident qui la lui attira se raconte de plusieurs manières. Voici la version de Saint-Simon : Lorsque le roi ne travaillait pas avec les ministres chez madame de Maintenon, il y faisait appeler Racine, dont la vive conversation les désennuyait. Dans l'un de ces entretiens, il demanda au poète pourquoi la comédie était si déchuë de ce qu'il l'avait vue autrefois :

« Racine en donna plusieurs raisons et conclut par celle qui à son avis y avait le plus de part,

» qui était que, faute d'auteurs et de pièces nouvelles, les comédiens en donnaient d'anciennes, et entre autres, ces pièces de Scarron qui ne valaient rien, et qui rebutaient tout le monde. A ce mot, la pauvre veuve rougit, non pas de la réputation du cul-de-jatte attaqué, mais d'entendre prononcer son nom, et devant le successeur. Le roi s'embarrassa, le silence qui se fit tout d'un coup réveilla le malheureux Racine... Il demeura le plus confondu des trois, sans plus oser lever les yeux ni ouvrir la bouche. Le pire fut que le roi renvoya Racine, disant qu'il allait travailler. Il sortit éperdu... onques depuis, le roi ni madame de Maintenon ne parlèrent à Racine ni même le regardèrent.

Saint-Simon était-il bien informé? Il nous souvient d'avoir vu ailleurs une distraction pareille attribuée au brusque Boileau, et une toute autre cause à la disgrâce de Racine. Sur la demande de madame de Maintenon, que contristaient profondément les maux du peuple, le poète en avait fait, dit-on, le tableau, destiné à être mis par elle sous les yeux du roi. Le roi le lut, en fut irrité, et, dans la galerie de Versailles, laissa en passant tomber sur le rédacteur de l'éloquent mémoire un regard sévère, puis détourna la tête. C'en était trop pour cette nature impressionnable, dont une grave affection du foie minait déjà les forces. Le chagrin acheva ce que la maladie avait commencé.

Quoi qu'il en soit, ce double travail de destruction ne se fit que lentement. Le grand poète languit encore deux ans avant de disparaître de la scène du monde, où restaient après lui les œuvres de son génie, toujours vivantes pour les esprits capables de comprendre et d'aimer ce qui est délicat, harmonieux et vrai.

Les beaux esprits s'éteignaient; le peuple, sans être encore réduit à l'excès de misère qu'il eut à subir plus tard, souffrait; mais jamais les négociations de la politique n'avaient été plus importantes et plus actives. Le roi d'Espagne se mourait, une immense succession allait s'ouvrir.

Il n'y avait pas d'héritier direct, mais les prétendants à divers titres abondaient, et c'était à qui d'entre eux en arracherait un lambeau. L'histoire nous raconte en détail les allées et venues diplomatiques, les menées souterraines, les traités de partage anticipés, faits, défaits ou modifiés, auxquels donna lieu cette alléchante expectative, jusqu'à ce que le triste roi Charles II, bien qu'à moitié idiot, sentit se révolter en lui son cœur de Castillan, et, sous la pression secrète des membres principaux de son conseil d'Etat, fort de l'approbation du pape Innocent XII, qu'à leur instigation, il avait consulté, fit un testament final qui léguait en totalité la monarchie des Espagnes et des Indes à son petit-neveu Philippe, duc d'Anjou, second fils de Monseigneur.

Charles II est mort, le testament ouvert et

communiqué à l'envoyé de France, qui se hâte d'en expédier la nouvelle à sa Cour. Le roi et les ministres demeurent frappés de surprise. C'est en dehors de toute influence, de toute intrigue françaises, c'est par une inspiration purement espagnole que l'acte a été rédigé. Faut-il l'accepter?

Le Roi convoque chez madame de Maintenon son conseil le plus intime. Beauvillier et Torcy sont d'avis de s'en tenir au dernier traité de partage, qui préserve la paix avec les autres puissances de l'Europe; le chancelier de Pontchartrain opine chaudement en sens contraire. Monseigneur prend la parole. Ni le sévère duc de Montausier, ni le grand Bossuet n'avaient réussi à faire de leur élève un homme de haute capacité; mais ici — « tout noyé qu'il était » — dit Saint-Simon — « dans la graisse et l'apathie » — l'intérêt puissant qu'il a dans la question qui s'agit, en fait un orateur. Il déclare fermement au Roi qu'héritier, par sa mère, de la monarchie espagnole, il ne peut ni ne veut se dessaisir de ce légitime héritage qu'au profit de son fils.

Le Roi se tourne vers madame de Maintenon et lui demande son sentiment. Elle se récusé modestement, mais, pressée de se prononcer, finit par appuyer timidement Monseigneur.

Louis XIV a tout écouté, et remet sa décision à plus tard. La chose vaut la peine qu'on y réfléchisse quelques jours; il veut d'ailleurs s'assurer que la nation espagnole agréé le nouveau souverain qu'il s'agit de lui donner. Le grand Roi n'était pas aussi ennemi qu'on pourrait le croire du suffrage universel.

Au dehors, rien ne transpirait de la délibération. L'ambassadeur d'Espagne en attendait avec anxiété le résultat; la Cour et le public, avec une ardente curiosité.

Plusieurs jours s'écoulaient donc ainsi. Enfin, l'attente touche à son terme. On apprend un matin que le Roi, au sortir de son lever, a mandé l'ambassadeur d'Espagne dans son cabinet, où le duc d'Anjou s'est rendu précédemment « par les derrières. »

« Tout aussitôt après, le roi fit, contre toute coutume, ouvrir les deux battants de la porte de son cabinet, et commanda à tout le monde qui était là, presque en foule, d'entrer, puis passant majestueusement les yeux sur la nombreuse compagnie : « Messieurs, leur dit-il, en montrant le duc d'Anjou, voilà le roi d'Espagne. La naissance l'appelait à cette couronne; le feu roi aussi, dans son testament, toute la nation l'a souhaité et me l'a demandé instantment; c'était l'ordre du ciel, je l'ai accordé avec plaisir. » Et se tournant à son petit-fils : « Soyez bon Espagnol, c'est présentement le premier de vos devoirs; mais souvenez-vous que vous êtes né Français, pour entretenir l'union entre les deux nations : c'est le

» moyen de les rendre heureuses et de conserver la paix de l'Europe. »

La scène est belle et grande. Louis XIV excellait dans les actes où il pouvait déployer avec ampleur le sentiment de suprême dignité qui était réel en lui, et qui impressionnait d'autant plus qu'il se produisait simplement, comme toutes les choses vraies. L'émotion de l'assistance éclate en bruyantes acclamations.

« Ce premier brouhaha de courtisans passé, les deux autres fils de France arrivèrent, et tous trois s'embrassèrent tendrement et à plusieurs reprises. »

A part les deux jeunes princes, Louis XIV, dans cette circonstance solennelle, n'avait appelé aucun membre de sa famille auprès de lui. Monseigneur était à Meudon, Monsieur à Saint-Cloud. Tous les deux savaient la décision prise, et l'heure précise où le Roi devait la déclarer publiquement ; jusque là, il y avait, pour eux, obligation absolue de la taire. Cette obligation pesait surtout à Monsieur ; dans son impatience enfantine, peu s'en fallait que, pour se soulager d'un si lourd fardeau, il n'imitât le barbier du roi Midas.

« Il se mit sous sa pendule, et quelques minutes avant l'heure, ne put s'empêcher de dire à sa cour qu'elle allait apprendre une grande nouvelle, qu'il leur dit, dès que l'aiguille, arrivée sur l'heure, le lui permit. »

Le duc de Bourgogne et le duc d'Anjou connaissaient à l'avance le grand secret, sans que rien de leur part l'eût trahi. La duchesse de Bourgogne et le duc de Berry en avaient reçu à leur tour la confiance.

« Leur joie fut extrême, quoique mêlée de l'amertume de se séparer. Ils étaient tendrement unis, et si la vivacité de l'enfance excitait quelquefois de petites *riottes* entre le premier et le troisième, c'était toujours le second, sage, froid et réservé, qui les raccommoait. »

Ce sang-froid et cette réserve étaient précisément ce qu'il fallait au duc d'Anjou, pour plaire au pays sur lequel il allait régner. Cette disposition naturelle le mettait en harmonie avec ce qu'on appelait le flegme espagnol. Déjà il était traité en roi à Versailles. Louis XIV ne le considérait plus comme son petit-fils, mais comme son hôte. Monseigneur, abdiquant ses droits paternels, lui cédait partout le pas, et transporté de joie, « répétait que jamais homme ne s'était trouvé en état de dire comme lui : le roi mon père et le roi mon fils. »

— Père de roi, — fils de roi, — jamais roi, — disait, d'autre part, une prophétie qui courait dans le peuple, on ne sait pourquoi. Et la prophétie se vérifia.

Quant au jeune prince, il ne paraît pas que sa nouvelle fortune et les honneurs qu'on lui rendait l'eussent ébloui, ni qu'il fût jaloux de rien changer aux habitudes de sa vie :

« Les soirs, il les passait chez madame de Maintenon, dans des pièces séparées de celle où elle était avec le Roi, et là il jouait à toutes sortes de jeux, et le plus ordinairement à courre, comme des enfants, avec Messieurs ses frères, madame la duchesse de Bourgogne qui s'occupait fort de l'amuser, et le petit nombre de dames à qui cet accès était permis. »

Tels étaient les soins qui, en attendant mieux, absorbaient S. M. Philippe V, roi des Espagnes et des Indes. Cependant, le jour fixé pour son départ arrivait. Il faut se mettre en route, quitter Versailles, la patrie, la famille, et les jeux de l'insoucieuse adolescence. Que de choses la lourde couronne posée sur ce jeune front devra lui faire oublier ! Ses deux frères avaient demandé et obtenu la permission de l'accompagner jusqu'à la frontière espagnole. La même faveur est accordée à tous les jeunes gens de la cour d'un âge analogue au sien.

L'heure des adieux a sonné. Elle amène avec elle les plus vives émotions. Nous n'abrégeons ici que très peu le récit de Saint Simon ; quelle prose oserait se substituer à la sienne pour les rendre dans toute leur vérité ?

« Le samedi 4 décembre, le roi d'Espagne alla chez le roi avant aucune entrée et y resta longtemps seul, puis descendit chez Monseigneur, avec qui il fut aussi seul très longtemps. Tous entendirent la messe ensemble à la tribune ; la foule des courtisans était incroyable. Au sortir de la messe, ils montèrent en carrosse... tout le chemin jusqu'à Soceaux jonché de carrosses et de peuple... Dès qu'ils eurent mis pied à terre, le roi traversa tout l'appartement bas, entra seul dans la dernière pièce avec le roi d'Espagne, et fit demeurer tout le monde dans le salon. Un quart d'heure après, il demanda Monseigneur, qui était resté dans le salon, et quelques temps après, l'ambassadeur d'Espagne, qui prit là congé du roi son maître. »

Les autres membres de la famille royale, puis enfin les princes et les princesses du sang, sont ainsi successivement introduits.

« La porte était ouverte à deux battants, et on les voyait tous pleurer avec amertume... Tout cela dura bien une heure et demie. A la fin il fallut se séparer. Le roi conduisit le roi d'Espagne jusqu'au bout de l'appartement, et l'embrassa à plusieurs reprises et le tenant longtemps dans ses bras, Monseigneur de même. Le spectacle fut extrêmement touchant. »

Tout est fini. Le jeune oiseau prend son vol loin du nid paternel. — « Quel jour que celui qui ouvre l'absence ! » — nous dit madame de Sévigné. En présence du vide creusé ce jour-là parmi les amis qui demeurent, chacun n'a plus rien à faire qu'à essuyer comme il peut ses pleurs.

« Le roi rentra quelque temps pour se remettre

» tre. Monseigneur monta seul en calèche et
 » s'en alla, à Meudon, et le roi d'Espagne avec
 » Messeigneurs ses frères et M. de Noailles dans
 » son carrosse pour aller coucher à Chartres. Le
 » roi se promena ensuite en calèche avec ma-
 » dame la duchesse de Bourgogne, Monsieur et
 » Madame, puis ils retournèrent tous à Ver-
 » sailles. »

Les jeunes princes poursuivaient leur route, sous la conduite de M. de Beauvillier, muni de pleine autorité sur eux et sur toute l'expédition. L'honneur était grand. Pourtant le duc, rongé d'une fièvre continue qui l'épuisait, eût vivement souhaité en être dispensé; mais Louis XIV n'avait voulu entendre à rien. Le maître commandait : mort ou vif, il fallait marcher. Le duc « se crevait de quinquina », pour parler comme Saint Simon, et marchait.

Dans les deux jours qui avaient précédé son départ, le chancelier à la tête du conseil, la Maison royale, toute la cour, les ambassadeurs de Venise et de Savoie, les ministres d'Italie avaient pris congé du roi d'Espagne. A Bayonne, ce n'étaient plus des adieux, mais des hommages de bienvenue qui l'attendaient.

« On trouva une douzaine de personnes de
 » considération et plus de 4000 Espagnols ac-
 » courus pour voir le roi. Tous, à l'espagnole, se
 » mirent à genoux en se présentant devant lui.
 » Il vit toute cette foule les uns après les autres
 » et les satisfît tous ainsi au dernier point. M.
 » de Beauvillier avait souvent entretenu le roi
 » d'Espagne tête à tête pendant le voyage... Ils
 » allèrent à Saint-Jean-de-Luz, et le 22 janvier
 » se fit la séparation des princes avec des lar-
 » mes qui allèrent jusqu'aux cris. »

C'était là, que, quarante années auparavant,

l'Infante Marie-Thérèse apportait dans sa blanche main donnée au roi de France, les droits en eux-mêmes fort contestables, mais légitimés et ratifiés par la volonté du peuple espagnol, qui mettaient aujourd'hui la couronne de ses pères sur la tête de l'un de ses petits-fils. Le duc d'Anjou, maintenant Philippe V, devait en payer la possession par bien des luttes et des peines; dès le début, il l'achetait par un grand déchirement de cœur.

« Après quantité d'embrassades réitérées au
 » bord de la Bidassoa, au même endroit des fa-
 » meuses conférences de la paix des Pyrénées,
 » le duc de Noailles emmena le roi d'Espagne
 » d'un côté, et le duc de Beauvillier les deux
 » autres princes de l'autre. »

Les douleurs sont vives dans la première jeunesse, mais promptes à s'apaiser et à se distraire, surtout chez les princes. Le retour des frères du roi d'Espagne à travers la France fut un voyage de plaisir. Rentrés à Versailles, ils n'y retrouvaient plus leur jeune compagnon, mais ils y rapportaient ces effluves de vie, d'espérance et de gaieté inhérentes à leur âge, et se plongeaient sans souci du passé ni du lendemain dans les splendeurs qui, depuis près d'un demi-siècle ne cessaient d'illuminer la cour de Louis XIV. Rien n'y semblait changé; l'éblouissement au dehors était toujours le même. Pourtant l'emblématique soleil avait dépassé son midi, et déclinait majestueusement mais, d'une manière sensible vers son couchant, où montaient les sombres nuées qui devaient en envelopper les derniers rayons.

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain Numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

LA VIE DE NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST

PAR L'ABBÉ C. FOUARD.

Cet ouvrage s'adresse aux chrétiens; c'est un récit simple, circonstancié de la vie du Sauveur; ce récit est appuyé sur l'Évangile d'abord, sur les traditions des Pères et les interprétations des grands écrivains, qui sont les dépositaires de l'immortelle science. L'auteur y a ajouté tout ce que

la véritable et sérieuse science oppose aux romans, trop célèbres, qui ont été écrits à côté de la vie de Jésus; sans faire une œuvre de polémique, il a fait pourtant une œuvre d'apologiste et d'apôtre.

Avant que d'écrire, il a parcouru la Terre-Sainte, suivant pas à pas le divin Maître, aux collines de Bethléem, dans le pays désert où il fut tenté, aux bords du lac qu'il aima, dans la ville perfide qui l'acclama et le traîna au supplice, et il a confronté le récit évangélique avec les rui-

nes des lieux où Jésus a vécu. L'ouvrage est divisé en sept parties : l'enfance de Jésus — les débuts de sa vie évangélique — les trois années de sa vie publique, formant trois chapitres — la passion — les quarante jours qui suivirent sa résurrection.

Nous avons parcouru ces deux volumes, et nous trouvons qu'il est difficile de faire une lecture plus douce, plus édifiante et plus instructive. Cette nouvelle *Vie* n'a pas les élans mystiques de celle de Ludolphe le Chartreux, ni la douce naïveté de celle qu'écrivit Saint Bonaventure; elle n'est pas sèche comme la *Vie* du P. de Ligny, ni savante, érudite à l'excès comme celle du docteur Sepp; elle a assez d'onction pour toucher le cœur, assez de critique et de science pour subjuguier un esprit, même rebelle; elle plaît par la noble simplicité du style et le charme du récit, où la candeur évangélique est mêlée à l'éloquence forte et démonstrative des Pères et des Docteurs.

Au temps où nous vivons, tout ce que les siècles ont révééré et adoré se voit l'objet de la contradiction et du mépris, la haine contre Jésus-Christ est à l'ordre du jour dans les clubs, les mauvais livres, les mauvais journaux, haine inexplicable, car celui qui en est l'objet est le plus aimable des enfants des hommes; seul, l'enfer peut le haïr, et c'est l'enfer qui inspire les malheureux blasphémateurs; en ce temps-ci, plus que jamais, il nous faut chercher à connaître Jésus-Christ; le connaître, c'est l'aimer, c'est le suivre, c'est s'attacher à lui pour jamais.

Le livre si complet dont nous parlons, aidera puissamment à acquérir ces lumières sur la Religion et son divin fondateur; nous le recommandons aux familles chrétiennes, comme une bonne lecture de carême — et de toute la vie. (1).

M. B.

POÉSIES PATERNELLES

PAR ARTHUR TAILHAND (1).

Ce volume, de l'école de Laprade, est écrit avec une simplicité qui n'exclut, certes, ni l'élévation, ni la véritable poésie. Nous en citerons un joli morceau qui inspirera sans doute à nos lectrices le désir de connaître la gerbe tout entière :

LE NID ET LA MAISON

Je sais un doux nid sur la branche;
La mère attentive s'y penche
Quand l'oisillon gazouille un peu;
Au pied de l'arbre est la pervenche,
Puis, au-dessus, est le ciel bleu.

(1) Chez Lecoffre, rue Bonaparte, 90. Paris. Deux volumes in-8, avec cartes et plans. — Prix, 14 fr.

(1) Librairie Didier, quai des Grands-Augustins. — Prix, 3 fr. 50 c.

Je sais un doux toit qui s'abrite
Sous la rose et la clématite;
Dès que l'enfant joue à l'entour
Un cœur maternel y palpite
De crainte et d'espoir tour à tour.

Je sais qu'un jour, et dans l'espace,
Avec le nuage qui passe,
L'oiseau, plus fort, soudain a fui :
L'attrait de l'infini dépasse
Ce qu'il laisse derrière lui.

Je sais qu'un jour la destinée
Rend la maison abandonnée;
L'enfant grandi veut aller seul;
Il voit la vie illuminée
Entre le linge et le linceul.

Oiseau, je sais que la tempête
Éclate en grondant sur la tête
Du déserteur souvent blessé,
Et que maintes fois il regrette
L'humble rameau si tôt laissé.

Enfant, je sais, science amère!
Combien est creuse la chimère
Que l'on poursuit à l'horizon...
Dieu mit l'amour près de la mère,
Et le bonheur dans la maison...

Mais tous deux le vent les emporte;
Tendresse, avis, que leur importe?
Ils reviendront des longs exils;
L'un à son nid, l'autre à sa porte...
Hélas! qu'y retrouveront-ils?

CADETTE

PAR MADEMOISELLE FLEURIOT (1)

Nous avons le bonheur de compter parmi nos lectrices plus d'une mère de famille, qui a lu ce journal étant jeune fille, et qui le lit encore dans la maturité de l'âge; c'est à ces mères, abonnées fidèles, que nous dédions cet article, qui est une emprise sur le terrain de la *Poupée Modèle* : elle nous le pardonnera.

Cadette est un livre excellent, écrit pour l'âge auquel les auteurs ne pensent guère : pour l'âge de quatorze à seize ans. Germaine retrace dans son journal, avec autant d'esprit que de candeur, ce qui lui arrive chez sa grand-mère, excellente dame, d'une humeur un peu hautaine, mais qui a le cœur bien placé. Toute sa famille, tous ses voisins défilent dans ces rapports de chaque jour, et ils sont peints avec la verve amusante qui ne fait jamais défaut à mademoiselle Fleuriot.

Mais, à côté de l'esprit de Germaine, esprit fin et observateur, se révèle son cœur généreux; elle a une sœur *cadette*, fille d'un second mariage de sa mère, et quand cette sœur au berceau est devenue orpheline, Germaine l'adopte, se dévoue à elle, et même triomphe des résistances de son aïeule, entre les bras de qui elle place enfin cette

(1) Chez Hachette, 79, boulevard Saint-Germain. — Prix, 2 fr. 25 c.

petite scène abandonnée. L'histoire finit sur une dernière, touchante jusqu'aux larmes, mais nous espérons que l'éducation et le mariage de *Cadette* nous donneront de nouvelles occasions de louer son aimable historien.

HISTOIRE DE DEUX PETITS FRÈRES

PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT (1)

Ceci est la photographie la plus vraie de la vie d'une famille heureuse, où deux petits garçons

(1) Chez Hachette, 79, boulevard Saint-Germain.— Prix, 2 fr. 25 c.

s'élèvent l'un à côté de l'autre, l'un aidant l'autre, sous la tutelle de la mère la plus tendre et la plus éclairée. Ce sont des enfantillages, mais si bons et si bien racontés, avec tant d'esprit et de cœur, que les mamans les liront avec un sourire attendri, les enfants les liront avec de bons rires : ils en retireront d'excellentes leçons. La plume de madame de Witt, éloquente lorsqu'elle continue les œuvres de son illustre père, charme en devenant toute maternelle, tout empreinte de tendresse, lorsqu'elle parle aux petits enfants. Cet ouvrage est illustré de jolies vignettes qui le recommanderont davantage encore aux petits lecteurs.

CONSEILS

LA BELLE JEUNESSE

« Papa, tu m'ennuies, et maman m'ennuie aussi ! » Ce propos historique, sorti d'une bouche d'écolier aurait, il y a cinquante ans, valu une paire de soufflets à son auteur ; il y a deux ou trois siècles, l'insolent personnage aurait probablement encouru la malédiction paternelle, si justement redoutée chez les peuples chrétiens ; de nos jours, le père hausse les épaules et dit entre ses dents : Polisson ! la mère pleure un peu, appelle son chéri pour le gronder doucement, câlinement et tout est dit. On tâchera désormais de ne plus ennuyer cette importante Majesté.

Ce fait est vrai, et nous pourrions en citer cent autres. La faiblesse de l'éducation a tué le respect dans l'âme des enfants. Il semble qu'un épais bandeau (tous les amours portent donc le leur ?) soit collé sur les yeux des parents : ils ne voient pas, ils ne veulent pas voir les défauts de leur progéniture, ils craignent de heurter, d'affliger leurs fils en les grondant, en les punissant, et comme le dit le peuple dans son énergique langage, *ils leur coupent le cou*. Hélas ! cette rude parole est l'expression de la dure vérité. Que deviennent ces enfants, ces fils tant chéris, tant ménagés, auxquels on n'a jamais osé dire, à celui-ci qu'il était paresseux, ou menteur ou gourmand, à celui-là qu'il était colère, envieux, méchant pour ses frères, dur pour ses inférieurs ? le paresseux devient un *cancre* au collège, et dans la vie un incapable ; le menteur compliquera ses affaires et perdra ses affections

par son manque de véracité ; le gourmand pourra descendre très bas à la suite du troupeau d'Épique et sacrifier temps, argent, réputation, à des appétits matériels ; l'homme colère aura des duels au régiment et des querelles dans toutes les situations ; le jaloux, l'envieux rendra malheureux son entourage et sera abreuvé lui-même d'un venin, d'un poison mortel au repos et au bonheur de la vie ; le vaniteux se rendra ridicule et l'orgueilleux souffrira cruellement. A qui la faute ? N'est-ce pas à ceux qui ont laissé grandir les mauvais germes, à ces mères faibles et follement tendres, à ces pères plus soucieux de la fortune que du caractère de leurs enfants ? L'enfant a une nature indolente, on trouve pénible de le rappeler sans cesse à son devoir et de stimuler cette intelligence qui veut rester engourdie : la petite mère laisse couler le flot, plaint et dort, lote le jeune garçon qu'un sage professeur a grondé, et s'étonne, s'indigne lorsqu'il échoue aux vulgaires examens du baccalauréat ou même du volontariat. Il ment pour s'excuser : dans l'ancien temps, on l'eût corrigé vertement, aujourd'hui, la petite mère protège son bien-aimé contre la colère paternelle, elle intervient, elle excuse, elle justifie, et trop souvent, lorsque le petit garçon est devenu un homme, elle cache ses folies et abrite ses mensonges derrière ses propres dissimulations. La gourmandise ! pas n'est besoin de dire combien on l'excite : comme à table on enseigne à l'enfant à faire grand cas des bons morceaux, à aimer la bonne chère et à mépriser les habitudes simples ! j'ai vu des enfants de sept ans qui, grâce aux leçons

de leur père, distinguaient le vin de Bourgogne des crus de Bordeaux, et les appréciaient tour-à-tour. L'enfant colère : il est si vif, si sensible ! ses fureurs ne sont que des enfantillages qui se passeront quand l'âge viendra. En êtes-vous bien sûr ? Ce dont je suis sûre, c'est que les parents trop mous, trop faibles, qui dissimulent les défauts de leur enfant pour n'avoir pas à les corriger, seront les premiers à en souffrir, et cruellement ! En abolissant en quelque sorte, le sens moral de leurs fils, ils ont aboli en même temps les deux sentiments, tribut légitime de l'enfant à son père et à sa mère — l'amour et le respect. Il est bien démontré par l'expérience que rien n'est plus ingrat que les enfants gâtés : les plus douces condescendances, les plus folles gâteries, le plus aveugle dévouement n'obtiennent pas l'amour, encore moins le respect.

Le respect ! pierre angulaire des familles, de la société, à qui l'accorde-t-on aujourd'hui ? respecte-t-on Dieu, la souveraine Puissance, la souveraine Bonté ? Vous savez comment il est traité par une science ivre d'elle-même et qui se prend pour le point de départ de la création ; vous savez combien d'hommes suivent ces errements, et avec quel empressement la pauvre jeunesse s'efforce de nier Dieu, et comme le dit l'Apôtre, *elle ne veut pas croire de peur de devoir bien agir*. Voyez du bas en haut de l'échelle, le flot montant de l'impiété et de la négation : on ne croit pas en Dieu, on l'outrage, on le blasphème ; les hommes croyants, dans le peuple, sont une

rare exception ; les classes élevées en comptent un grand nombre, mais qu'est-ce auprès de la multitude des impies ? On nie Dieu, principe de toute autorité, et par conséquent, on a cessé de respecter la loi, la morale, la paternité.

Comment vos enfants chéris vous traitent-ils, mères idolâtres ? Quels égards ? Quelles douces paroles ? Quelles respectueuses prévenances ? les larmes que vous versez auprès de votre foyer qu'ils désertent, disent le sort qui vous est fait. Vous n'avez pas su les corriger, les amender et maintenant, dans la fougue de leur jeunesse, ils vous quittent, ils cherchent ce que vous leur avez fait connaître dès leur naissance, la satisfaction complète de leurs goûts et de leurs passions : ils s'inquiètent peu de vos larmes ! et votre mollesse, tournant contre vous-même, a dirigé la pointe acérée qui perce votre cœur. On n'a appris à ce jeune homme aucun respect, pourquoi vous respecterait-il ? on ne lui a enseigné aucun effort sur son caractère et ses penchants, pourquoi vous ferait-il des sacrifices ? il est conséquent, sa conduite concorde avec l'éducation qu'il a reçue !

Notre voix sera sans doute une voix perdue dans le désert, l'idolâtrie suivra son cours, mais nous aurons du moins protesté contre des abus, aussi funestes aux jeunes générations qu'à la famille tout entière. Le respect envers Dieu et envers l'autorité paternelle serait certainement pour la société le meilleur rempart contre le péril des révolutions qui la menacent. M. B.

FAUSTINE

(SUITE)

IV

LA MORT DU PÈRE

Faustine reprit, comme elle l'avait dit, son train ordinaire de vie, elle fit des visites, elle présida un dîner d'hommes donné par son père, elle lut beaucoup, elle cacha sous des dehors calmes la plaie profonde de son âme, mais elle ne put ni oublier, ni se consoler, elle ne chercha pas plus haut ce que la terre ne lui avait pas accordé, et une souffrance incessante dissolvait peu à peu les sentiments doux, la sympathie pour les autres dont elle était autrefois animée. Plus que jamais, elle ressentait un besoin d'affection inexprimable, elle aurait étreint la nature entière, les arbres et les

rochers, mais la nature n'est vraiment consolante et douce qu'à celui qui y révere une divinité bienfaisante. Quelquefois, elle faisait l'aumône, dans la rue, au petit savoyard et à son singe malingre, à quelque pauvre vieille blottie dans l'angle d'une porte, à un infirme, qui se traînait à grand-peine : leur joie, lorsqu'une lourde pièce d'argent tombait dans leur main, la tirait un instant de ses sombres pensées, mais ces bonnes œuvres n'avaient pas de lendemain : elle se repliait sur elle-même, sur ce fond amer et sombre qui formait la trame de sa vie.

Elle avait son père... mais elle comprenait trop combien elle lui était peu nécessaire : il se suffisait à lui-même ; augmenter et diriger sa fortune était la grande préoccupation de son esprit ; accroître la somme de ses idées et de ses con-

naissances, par des lectures, des recherches curieuses, était le seul amusement auquel il tint. Une bonne table ne lui déplaisait pas, il aimait le confort, il ne dédaignait pas la société de quelques hommes, instruits et sceptiques comme lui, mais dans tout ce programme de bonheur, le cœur n'avait aucun emploi; il n'avait jamais rien aimé, et ce n'était pas en avançant dans les froides années de la vieillesse que le feu des affections se serait allumé dans son âme. Il tenait à sa fille par habitude, il voyait en elle son héritière, elle ne lui déplaisait pas, car elle avait les mêmes opinions que lui, et parfois il se disait avec satisfaction en invoquant le nom du Dieu auquel il ne croyait pas :

« Dieu merci ! elle n'est pas dévote ! ».

Hélas ! non. Et l'exemple de son amie Félicie ne la convertissait pas. Elles se voyaient toujours, quoique le sentier de Félicie s'éloignât de celui que suivait Faustine. Placée à la tête d'une famille nombreuse, elle avait la charge d'un grand ménage et la responsabilité d'une tribu de jeunes sœurs et de petits frères ; ces devoirs la rendaient grave, et tournaient de plus en plus ses pensées en haut. Elle n'avait pas renoncé à se marier, elle avait fait son choix, mais avant que de quitter la maison de son père, elle voulait que sa sœur Charlotte fût en état de la suppléer, et, on le voit, sa vie était aussi remplie de graves obligations que celle de Faustine était remplie de rêves. Elles s'aimaient, et Faustine surtout était reconnaissante de l'amitié que Félicie lui témoignait, mais elle apportait dans ce sentiment l'incurable mélancolie qui était au fond de son cœur : elle n'était pas tout pour Félicie, avant peu Félicie aurait d'autres et de plus puissantes affections, et Faustine éprouvait le besoin d'un amour exclusif et passionné, qu'elle comprenait, qu'elle ressentait sans pouvoir l'inspirer.

Elle avait appris avec une douleur silencieuse, que M. de Charlemont avait épousé sa parente, mademoiselle de Gestheim, et qu'il s'était fixé à Trèves, auprès de sa nouvelle famille. Elle l'avait revu une seule fois, durant sa tournée de visite de noces : elle avait vu la douce et charmante épouse, sur laquelle il attachait de si longs regards, et pendant bien longtemps, le jour, la nuit, elle ne put écarter de sa mémoire ce tableau de deux êtres heureux l'un par l'autre, et s'avancant vers le long avenir avec une absolue confiance. Pour elle, l'avenir ne représentait que des jours interminables, remplis d'un sombre ennui, et aboutissant à un plus sombre néant. C'était bien la peine de naître !

Elle exprimait un jour à Félicie ce dégoût profond que la jeune fille ne pouvait comprendre :

« Tu pourrais être heureuse, pourtant, disait-elle, tu es libre, tu es riche, tu as les plus agréables talents...

— Je suis si parfaitement heureuse, répondait Faustine avec amertume, que j'envie le sort des plus pauvres femmes, oui, des misérables ! Tiens, pas plus tard qu'hier, j'ai suivi un enfant qui me demandait la charité pour sa mère : j'ai voulu voir... j'ai trouvé une femme bien malade, privée de tout, sur un grabat... c'était la plus noire misère qu'on pût imaginer... mais auprès d'elle était son mari, qui la regardait tristement, et un tout petit enfant était couché à son côté... elle était aimée, elle aimait...

— Va ! on ne sait jamais le fond, et cet amour, s'ils l'éprouvaient, ne devait-il pas leur être un tourment, puisqu'ils voyaient souffrir ceux qu'ils aimaient : la mère, ses enfants ; le mari, sa femme ? On ne vit pas d'amour, Faustine ! mais toi, qui te plains, tu as là une bonne occasion de plaisir, de bonheur même : fais du bien à de pauvres gens, tu en seras récompensée.

— Je leur ai donné de l'argent, assez pour faire soigner la pauvre malade et suppléer au manque de travail du mari. Mais je n'y retournerai plus : ce tableau d'intérieur avec le rayon que je te dis, me fait mal.

— Alors, tu ne viendras donc jamais me voir, quand je serai mariée ? car je compte bien faire bon ménage et avoir l'aspect d'une femme heureuse.

— Je le désire, tu le sais bien, Félicie, et je crois que tu seras heureuse ; tu es plus calme et meilleure que moi.

— Meilleure ? je ne l'accorde pas. Tu crois à des chimères, voilà tout, tu places la vie et la félicité en dehors des situations réelles, tu te trompes. Pour moi, j'aime mon fiancé, je l'estime surtout ; quand nous serons mariés, je me propose de le rendre aussi heureux que faire se pourra, de suivre ses goûts plutôt que les miens, d'avoir une grande déférence pour ses idées, d'élever ensemble nos enfants pour en faire de braves gens, mais je ne m'attends pas à un bonheur idéal ; je pense bien que l'humeur d'Antoine ne sera pas toujours charmante (pas plus que la mienne) que nos enfants (si Dieu nous en donne), ne seront pas toujours sages, pas toujours bien portants, mais ces difficultés, ces luttes, c'est la vie elle-même, et je crois que si nous vivions dans l'île des Plaisirs, nous en serions bien vite ennuyées.

Faustine secoua la tête, et dit, à demi-voix les beaux vers de Thompson :

*But happy, they! the happiest of their kind!
Whom gentler stars unite! and in one fate
Their hearts, their fortunes, and their beings blend!*

« C'est de la poésie, dit Félicie en riant ; trop beau pour moi, je n'y crois pas, d'ailleurs, à ce bonheur surhumain et parfait. Ne le cherche pas, Faustine, il n'existe pas.

— Tant pis, et, je le répète, alors ce n'est pas la peine d'être. »

Ce dernier mot était l'expression de la plus intime pensée de cette âme qui s'élançait vers l'impossible, et qui reculait, désespérée. Pour ceux qui, comme Faustine, sont la proie d'une idée fixe, d'une obsession persévérante, les objets extérieurs disparaissent, se fondent dans un brouillard, où on les aperçoit à peine; on vit avec soi-même, avec les romans enfantés par sa propre imagination, avec les peines qu'on s'est créées, avec les fantômes qu'on a évoqués. Faustine s'acquittait machinalement de ses devoirs habituels; elle dirigeait la maison, recevait des visites, allait et venait comme dans un long et mélancolique accès de somnambulisme. Un soir, comme de coutume elle jouait au piquet avec son père, et quoique ce fût avec les plus grandes distractions, elle put annoncer, d'une voix mélancolique, qu'elle avait quinte, quatorze et le point; son père parut impatienté, car d'ordinaire, elle s'arrangeait pour qu'il gagnât, et elle dissimulait au besoin les heureuses chances que le sort lui apportait, et ce fut avec un ton d'humeur qu'il repoussa le verre de bière blanche que la femme de chambre lui servait, selon une vieille tradition.

« Rempotez ça! dit-il, et allumez un fagot dans ma chambre.

— Vous vous retirez, mon père, vous ne soupez pas ?

— Non, je ne soupe pas, je suis souffrant, et si vous ne passiez pas votre temps à rêver les yeux ouverts, vous vous convaincriez que je suis très malade.

Elle leva la tête et le regarda : le soleil couchant (on était au mois de mai) entraînait par la fenêtre, et un de ses rayons roses, tombant sur la figure de Simon Malfroy, la fit paraître plus pâle et plus desséchée que de coutume : il apparut à Faustine vieilli de plusieurs années, et usé, consumé par un mal qu'il n'avait pas avoué.

« Ou souffrez-vous, mon père? dit-elle avec une inquiétude réelle.

— A la tête, répondit-il, et au foie. Faites prévenir le médecin.

Le médecin, vieil ami de leur maison, arriva promptement, et ne rassura pas Faustine; elle le reconduisit, et sur le palier, il eut avec elle une de ces conversations rapides, que les malades écoutent du fond de leur lit, avec une inquiétude fébrile :

« Ce n'est rien? dit-elle.

— Pardon, c'est un vieux mal qui s'accentue. Il a souffert sans l'avouer, car il est dur à lui-même, mais je viens de constater un abcès au foie et une fièvre violente. »

Faustine pâlit.

« Vous le sauvez-vous? »

Le vieux médecin secoua la tête et dit tristement :

« Il n'est plus jeune. Allons, à demain. J'ai écrit mes prescriptions. »

— Que vous a dit le docteur? dit Simon Malfroy à sa fille, dès qu'elle fut rentrée dans la chambre. Je l'ai entendu chuchoter.

— Il me disait que vous aviez beaucoup de fièvre, qu'il fallait du calme.

— Il a dit autre chose! autre chose! répondit le malade en attachant sur sa fille des yeux pleins de trouble où luttait la terreur et l'orgueil.

— Non, non, dit-elle doucement, laissez-moi baisser les rideaux, le sommeil viendra... »

Il n'eut pas la force de répliquer, sa tête s'enfonça dans l'oreiller, ses yeux se fermèrent, et pourtant, le sommeil ne vint pas; Faustine le veilla silencieusement, et fut témoin, toute la nuit, de son extrême agitation. Les calmants restèrent sans effet, et quand l'aube prompt d'un jour d'été vint illuminer la chambre, elle put se rendre compte des ravages qu'une maladie longtemps cachée avait opérés sur ce visage qui, jusque-là, avait conservé l'énergie et l'animation de l'âge mûr; les yeux si vifs jadis s'éteignaient sous leurs arcades creusées, la peau avait pris une teinte de cadavre, les mains de squelette s'agitaient sur la couverture, et la voix elle-même avait perdu son timbre incisif : l'homme actif, robuste, à la physionomie impitoyable, avait fait place au malade qui a besoin de tous, au mourant qui n'aura bientôt plus besoin de rien. Faustine erra autour de lui, le cœur serré, lui donnant des soins qu'il recevait sans affection, lui offrant des remèdes à la vertu desquels il ne croyait pas. Ils se parlèrent peu; le médecin, M. Forgeur, vint de bonne heure, il causa avec le malade, le ranima de son mieux, mais Faustine, qui voyait sa physionomie en pleine lumière, ne le jugea pas si rassuré.

Quelques jours s'écoulèrent ainsi entre un mieux éphémère et un mal durable, que chaque jour rendait plus sérieux. Les remèdes échouèrent, les consultations n'eurent d'autre résultat que d'affirmer que la position était des plus graves, sans espoir de guérison et que l'âge aidait aux progrès d'un mal mortel. Simon Malfroy assistait avec une certaine impassibilité à sa dissolution prochaine; il parlait peu, ne se plaignait pas, ni de la souffrance, ni des insomnies, mais qui donc pouvait deviner ce que recélait ce sombre silence, que redoutait-il? quelles terreurs? quel regrets? que voyait-il dans l'avenir? était-il bien sûr de ce néant qu'il avait proclamé toute sa vie?

M. Forgeur était un vieillard et un chrétien, et, en vertu de son expérience, au nom de sa foi, il prévenait les malades, lorsqu'il les voyait à la porte de l'éternité. Son vieil ami approchait à pas lents, mais certains, de ce seuil redoutable et il ne semblait pas y songer; le médecin ne s'en étonnait pas. Il le connaissait, il savait les rébellions de cette âme, il savait combien les lectures impies et les sociétés dangereuses avaient fo-

menté son impiété, mais il savait aussi qu'au bord du tombeau, les fanfarons d'incrédulité hésitent, il savait surtout que Dieu parle en ce moment, et pour la dernière fois, à l'âme qui va paraître devant lui, et que, parfois, de ces pécheurs obstinés, il fait des serviteurs de la onzième heure. Lui-même avait été l'instrument des célestes miséricordes... il essaya encore une fois, et à son ami, près d'expirer, il dit :

« Malfroy, il serait temps de penser à votre salut... »

Un ricanement effleura les lèvres desséchées.

« Mon ami ! mon cher ami, dit le vieux médecin en lui serrant la main avec énergie, ne vous moquez pas de Dieu, n'exposez pas votre âme immortelle !

— Que vous importe mon âme !

— Elle m'est chère, comme celle d'un ami, et à qui la sacrifiez-vous ? à un vain respect humain ! à des critiques que vous n'entendrez pas ! Vous mettez en péril votre éternité pour qu'à la Loge de la Sincérité, on ne dise pas que vous avez fait le plongeon.

— Je mourrai comme j'ai vécu ! répondit le moribond d'une voix creuse.

— Mon ami, j'ai vu beaucoup mourir : croyez-moi, ne mourez pas sans confession.

— Je n'ai rien à dire.

— Mon ami, nous avons tous erré pendant notre vie, il nous faut bien dire à Dieu : J'ai péché, pardon !

— A Dieu et à son prêtre, n'est-il pas vrai ? Ne m'en parlez plus, j'ai vécu sans eux, je mourrai sans eux. »

Le docteur ne put insister davantage, mais il parla à Faustine avant de quitter la maison.

« Non, monsieur, dit-elle, je ne tourmenterai pas mon pauvre père : s'il doit mourir, il mourra en paix.

— Vous assumez une grave responsabilité !

— Soit ! et je demande que moi aussi, on me laisse tranquille quand mon heure viendra.

— Prenez garde, Faustine, que Dieu ne vous exauce.

— Ah ! dit-elle avec amertume, il m'a fait vivre, il ne peut rien faire de plus. »

La bonne volonté du médecin se brisa contre ces humeurs inflexibles ; il renouvela ses tentatives, mais il n'obtint en retour que les brusques réponses de Faustine et les sombres regards du mourant et ses refus obstinés. Le douzième jour, Simon Malfroy, après une longue, terrible et silencieuse agonie, expira, après avoir dit à sa fille :

« Adieu ! ne pleurez pas pour moi, ce n'est pas la peine... ne vous mariez pas... gardez votre argent... c'est ce qui importe... »

Il s'agita encore, mais il ne put plus parler. Au dernier moment, une expression d'effroi passa sur son front, il remua ses mains comme pour repousser quelque chose... puis, un soupir, et le

silence éternel descendit sur lui, sans rendre pourtant à ses traits ce calme solennel, qui est le suprême rayon de la beauté humaine.

Trois jours après, au soir, un corbillard, suivi d'une voiture, arrivait au village de La Sermoy dans les Ardennes. Faustine avait décidé que son père reposerait dans ce lieu qu'il avait tant aimé et où elle désirait reposer elle-même. Seule avec M. Guiscard, elle avait suivi le cercueil dans ce voyage à travers les monts et les vallées ; seule, elle suivit le corps de Simon Malfroy dans l'étroite église où le curé chanta les vêpres des morts, et bénit le cercueil avant de le rendre à la terre ; seule elle l'accompagna au cimetière, et de ses yeux fatigués de pleurer, elle le vit descendre dans la fosse profonde.

La soirée de juin était magnifique. Les odeurs des giroflées et des roses s'élevaient dans l'air, un rossignol chantait son hymne céleste, caché dans les branches d'un tilleul ; au delà du champ des morts, on voyait le champ des vivants, où le blé grandissait, et à l'horizon, des collines onduleuses qui semblaient teintes d'un sombre azur. Le soleil illuminait la haute croix...

Faustine s'agenouilla sur le tombeau et baisa la terre.

« Adieu, adieu pour jamais ! dit-elle.

Elle sortit du cimetière, appuyée sur le bras de M. Guiscard, et elle lui dit :

« Nos appartements sont préparés au château, mais demain vous retournerez à Liège sans moi. Je compte passer ici l'été, l'automne, plus encore peut-être... j'ai pris en horreur cette maison où il est mort.

V.

LE CHATEAU.

Vieille demeure, revêtue de la majesté des siècles et de toutes les mélancolies du passé, le château de la Sermoy s'élevait au milieu d'un des plus beaux cantons forestiers des Ardennes, et pour faire à leur résidence féodale un parc délicieux, les propriétaires n'avaient eu d'autre peine que d'ouvrir dans les bois de larges allées, d'éclaircir des groupes d'arbres à la puissante végétation, de dégager l'horizon et de placer des bancs et des abris rustiques près d'un ruisseau qui formait mille méandres, ou au sommet des chemins montueux d'où les perspectives étaient si imposantes et si belles. Les fleurs sauvages se multipliaient sur ce sol ; les hautes fougères, les bruyères rouges couvraient le terrain ; au bord de l'eau, les grandes digitales élevaient leurs bouquets et voyaient fleurir à leurs pieds les germandrées qui ressemblent à des chênes en miniature, des draperies de chèvrefeuille se suspendaient aux arbres ; dans tous les buissons l'églantier, le houx, l'épine-vinette confondaient leurs sombres feuillages et, en automne,

leurs baies écarlates ; les chevreuils couraient dans les halliers, on voyait passer leurs robes fauves comme une apparition légère ; on disait que quelques sangliers se tenaient tapis dans de noires retraites, mais on ne les voyait jamais ; en revanche, les oiseaux, par milliers, remplissaient de leurs chants et de leurs murmures, ces ombrages et, seuls, en troublaient l'éternel silence.

Le château était isolé du parc et de la forêt par un beau jardin à la Le Nôtre et par des pelouses dont le vert doux était une caresse pour les yeux ; autour du château, la Sermoys qui lui donnait son nom remplissait d'une eau limpide les fossés, jadis défense redoutable, aujourd'hui récréation agréable des châtelains. On voyait, tant l'eau était pure, le dos ardoisé des carpes et les prompts mouvements des perches et des goujons qui se poursuivaient à outrance, n'ayant pas d'autres ennemis à craindre.

On pénétrait dans le château par une porte voûtée, surmontée d'une tour, où jadis veillait le guet ; probablement, dans les anciennes guerres, plus d'une flèche avait été décochée par ces étroites meurtrières, et on avait jeté sur les assaillants plus d'un pot d'huile bouillante par cette fenêtre grillée. La demeure abandonnée répondait au portail sombre ; depuis longtemps, les Malfroy n'y avaient occupé que trois ou quatre chambres, les plus petites ; et les grandes salles dallées de marbre, les galeries, les chambres hautes étaient aussi délaissées qu'un palais de Thèbes ou une hypogée de Memphis.

Simon Malfroy ne venait à la Sermoys que pour la chasse, la récolte des fruits et l'aménagement de la forêt ; Faustine en avait aimé les beaux sites et les promenades, mais l'intérieur de la maison ne l'avait pas préoccupée ; en ce temps-là, le nom de Charlemont était pour elle lettre morte ; mais quand elle revint à la Sermoys, qui lui appartenait dorénavant, et à elle seule, ce vieux manoir prit soudain un caractère intime et exceptionnel à ses yeux.

Elle s'installa dans l'appartement que sa famille avait occupé, elle y plaça ses meubles et ses livres qu'elle avait fait venir de Liège, et quand tout fut arrangé autour d'elle, elle commença dans cette maison qu'elle connaissait à peine, un voyage d'investigation qui fut une source d'émotion pour sa pauvre âme, salamandre qui cherchait le feu, comme d'autres cherchent le repos et la fraîcheur.

Depuis longtemps, elle avait l'habitude d'écrire, dans un livre fermé par une serrure, les pensées qui la frappaient dans ses lectures, et ses propres impressions ; nous ouvrons son livre secret et nous y verrons la succession de ses idées :

La Sermoys, juillet 18...

« Voilà deux mois que j'ai perdu mon pauvre père ; le vide véritable que m'a laissé sa mort eût

été plus profond à Liège : ici, je prends de nouvelles habitudes, je vis dans un autre milieu, et jamais, je pense, je ne quitterai ce lieu où s'abrite mon deuil, et où l'éternelle solitude de mon âme trouve quelque consolation.

» Combien j'aurais aimé mon père, s'il l'avait voulu ! comme mon cœur allait vers lui, à défaut de ma mère, dont j'ai gardé un si touchant souvenir, mais que de froideur, de rebuffades, de plaisanteries amères ont refoulé ma tendresse ! Toute jeune, je le craignais ; plus tard, je ne le craignais plus, je l'aimais encore ; il aurait pu tout demander à mon dévouement, mais rien, rien ne m'inclinait plus vers lui. Et dans sa dernière maladie, il n'a pas trouvé un mot pour sa fille, la sécheresse de nos rapports n'a pas cédé au moment d'une éternelle séparation. J'attendais toujours... un mot, un adieu, qui eussent embaumé sa mémoire dans mon âme, rien n'est venu. Je l'ai pleuré pourtant, regrettant ce qui aurait pu être si doux, ce qui fut si amer. J'oublierai ses rigueurs, mais je n'oublierai pas qu'il fut mon père.

» Félicie m'a écrit, elle me demande une réponse. Eh bien ! non ! j'aime bien Félicie, mais je ne saurais me résoudre à lui écrire, avec l'intimité, la confiance qu'elle désire ; je ne puis pas m'amuser à lui dire des banalités, mais ouvrir mon cœur, hélas ! à quoi bon, et qu'y verrait-elle ? absolument les antipodes du sien ! elle est si naïvement heureuse, si aimante, près d'être unie à son Antoine, et pressée entre le désir d'être seule avec lui, dans leur ménage, et le regret de quitter le père, les sœurs dont elle est aimée. Heureuse Félicie !

Ici, l'on te retient, là-bas l'on te désire.

» Moi, rien ne me retient et rien ne m'attend. Pourquoi écrirais-je à Félicie ?

» J'ai arrangé les quatre chambres que nous occupions jadis dans ce vaste château ; les livres de mon père sont établis dans la chambre où il couchait, on a mis quelques meubles de plus dans la mienne et dans la salle à manger. Rien n'y manque, et pourtant c'est mortellement triste ; une maison de veuve, de vieille fille, qui n'est pas dévote, qui n'a ni chiens, ni oiseaux, qui ne voit personne... rien de moins gai.

» Le curé est venu me voir ; je l'ai reçu ; il m'a parlé de mon père, il a cherché à savoir quelques détails sur ses derniers jours :

» — Il n'était pas pratiquant..... votre digne mère s'en désolait : sans doute, Mademoiselle, vous aurez obtenu de lui un plein retour vers le bon Dieu ?

» — Monsieur le curé, je n'ai rien obtenu, car je n'ai pas désiré de changement dans la façon de penser de mon père. Ses opinions sont les miennes et je souhaite mourir comme il est mort.

» Le pauvre curé me regarda avec stupéfaction : ses yeux exprimaient une tristesse que je ne puis m'expliquer.

» — Vous ne pensez pas ce que vous dites, Mademoiselle !

» — Pardon, Monsieur, je le pense on ne saurait plus.

» — Je vous plains bien ! dit-il avec un soupir. Puis, il parla d'autre chose, et il abrégé sa visite. Je regrette d'avoir contristé ce vieillard, mais j'ai voulu, dès les premiers jours, établir ma situation dans le pays.

» Le temps passe, les mois s'envolent, mais, quoi qu'on en dise, la tristesse ne fuit pas sur les ailes du Temps. Je ne puis oublier ! et certes, ce n'est pas le lieu que j'ai choisi pour asile qui m'enseignera l'oubli. Ici, tout parle de lui... Ses ancêtres ont bâti ce château, leurs armes sont partout, leurs noms sont dans toutes les bouches... hier, la mère du concierge qui est très vieille, me parlait d'eux ; ils étaient aimés, ils ne sont pas oubliés. Nous passons toujours, je le vois, pour des usurpateurs. J'ai fait causer cette vieille, elle m'a montré les jolis parterres que la grand'mère de M. Guillaume avait fait dessiner et les orangers qu'elle avait semés elle-même et qui sont maintenant de vieux arbres ; il y a encore au verger des pommiers dont elle aimait le fruit ; je sais que M. le baron couchait dans une grande chambre au midi, madame la baronne donnait du bouillon et des médicaments, elle recevait les pauvres dans une salle du rez-de-chaussée ; souvent, elle se promenait dans le parc avec son bel enfant, le père de Guillaume ; on le voyait dans un petit carrosse traîné par des moutons, plus tard, il montait un joli cheval des Ardennes... la bonne femme n'a pu l'oublier... et moi, je ne me lasse pas de l'entendre. Elle m'a dit l'autre jour.

» — Vous n'avez donc jamais visité toute la maison ? il y a encore au grenier, et dans les grandes salles du premier étage, bien des choses qui viennent des Charlemont. La Nation, comme on disait alors, a tout vendu, les meubles et le château...

» Je ne puis résister à l'envie de voir toute la maison... j'ai tout vu : les immenses pièces abandonnées du rez-de-chaussée, les plus antiques du logis, qui ont vu tant de banquets, de fêtes et de réunions... que de dîners de Saint-Hubert ont eu lieu sans doute, dans cette vaste salle boisée, dont les murs portent encore des trophées de chasse, des trompes, des couteaux, des fusils rouillés, suspendus à des andouillers de cerf ! que de soirées passées dans ce salon, dont les dorures ont encore de l'éclat et dont la belle tapisserie, des Amours béchant, fauchant, moissonnant, ne sont pas fanées ! La chapelle, d'une très belle architecture gothique, est dans un triste état, vitraux brisés, marbres mutilés... une statue gisait près de la porte : c'était celle d'un homme armé, un chevalier, les pieds sur un lion, les mains jointes sans doute, mais ces pauvres mains de marbre ont été

abattues : elles gisent sur le pavé... j'ai recherché l'épithaphe de celui qui fut, sans doute, brave et sage et dont il ne reste que cette triste effigie : hélas ! c'est un Charlemont, un ancêtre sans doute de...

» Je ferai rétablir ce tombeau... du reste, toute la nef est pavée en pierres sépulcrales : le caveau de la famille de Charlemont est sous la chapelle et je vis auprès de ceux dont il tient la vie...

» Les étages supérieurs sont dans un véritable état de ruine, non pas les murs inébranlables et qui dureront des siècles encore, si le pic et la cognée ne s'en mêlent pas, mais les parquets, les boiseries, les vitrages, tout respire l'abandon. J'y mettrai ordre. J'ai visité les greniers ; j'y ai trouvé des rouleaux de belles tapisseries qui s'en iront sur ces murs dénudés ; j'y ai trouvé aussi de ces meubles anciens dont les formes redeviennent à la mode... je touche avec un respect filial ces choses antiques, qui portent des armoiries, des chiffres trop aimés : la *montagne de Sinople* attire et ravit mes yeux... ô chimères ! ô rêves ! que vous m'avez coûté de pleurs ! et je me complais au milieu de ces souvenirs du passé, quoiqu'ils aient ma blessure toujours saignante...

» Il me vient parfois une idée qui m'est douce : j'arrangerai la Sermoy, je rendrai belle cette vieille maison, et je la lèguerais à Guillaume. Je ne vivrai pas vieille, il n'attendra pas.

» Dans un coin d'un grenier obscur, j'ai découvert la porte d'un cabinet, et là, j'ai trouvé de vieilles armures, des chandeliers et des chenets noircis par le temps, et enfin, trois portraits, tristement relégués, le visage contre la muraille. Le premier était celui d'une dame, en grand habit du XVIII^e siècle ; elle est très blonde, très blanche et sa physionomie hautaine et froide ne me plaît pas. Le second portrait est celui d'un homme en cuirasse, sa longue barbe grise descend sur sa poitrine, son expression rude et altière m'a impressionnée : on dirait qu'il y a bien du sang sur ses longues mains et des souvenirs de massacre et de carnage dans ses yeux sinistres. Mais le troisième portrait, ah ! que je l'aime ! c'est un jeune homme, vêtu de noir, un livre à la main ; il a l'air d'un étudiant ecclésiastique, c'est une figure douce, grave, sympathique... qui ressemble à *quelqu'un*. Au-bas du portrait est écrit : *Dom Claude de Charlemont, prieur de l'abbaye de Lobbes, mort en 1747*. Ce dom Claude est vraisemblablement l'oncle de Guillaume, à qui il ressemble tant. J'ai emporté le portrait et je l'ai placé dans ma chambre... il me regarde.... Dom Claude, si vous nous voyez, priez pour nous !

» J'ai fait monter la vieille Rolande, et je lui ai montré les trois portraits...

» — Je les connais bien, dit-elle, mais, Seigneur, Mademoiselle, vous êtes donc allée dans ce trou noir, au grenier de la tour ?

» — Oui.

» — Vous n'avez pas eu peur ?

» — De quoi ? des hiboux et des chats-huants ? ils dorment en plein jour.

» — Oh ! ces bêtes-là ont peur de nous, mais, vous savez ? il y a d'autres choses.

» — Quoi donc ?

» — Vous n'avez rien vu ni entendu dans la tour ?

» — Absolument rien.

» — Feu mon père y avait vu et entendu...

» — Mais quoi enfin !

» — Ah ! Mademoiselle, qui pourrait le dire ? on entendait des soupirs, et au tournant de l'escalier, on voyait *quelque chose* qui montait... on se dépêchait et jamais on ne pouvait mettre la main dessus.

» Je me mis à rire :

» — Vous riez ? vous croyez peut-être aussi que, dans le grand bois, près de la chapelle de Saint-Remacle, on ne voit pas apparaître ce portrait-là, qui a l'air si méchant ?

» — Oui, je pense qu'on ne le voit pas.

» — Allez, Mademoiselle, vous vous trompez bien : c'est là, près de la vieille chapelle, que ce baron a tué en duel un de ses amis, et tous les deux reviennent pour demander des prières. Tenez, dans le vestibule, on voit encore le poignard avec lequel le baron a frappé l'autre qui était par terre... C'est un grand couteau avec une tête de

loup à la poignée... Et voyez comme il a l'air féroce... ses yeux luisent...

» C'est vrai, ce portrait a quelque chose d'affreux : il pourrait raconter plus d'une histoire sanglante. Je le ferai placer dans le vestibule, auprès du poignard...

» Mais non, je pense que je ferai mieux de faire offrir, par M. Guiscard, ce portrait et celui de la dame, à M. de Charlemont : voici ce qui vient d'arriver : j'avais ordonné qu'on nettoyât avec soin les vieux chenêts trouvés au grenier de la tour : la petite servante, chargée de ce travail, est accourue, tout effrayée, criant :

» — Mam'zelle, ils deviennent tout blancs !

» Ces chenêts, admirablement ciselés, sont en argent et portent les armes, le mont de Sinople. Je ne puis conserver cela : des objets si précieux par le travail et la matière ne furent pas, j'imagine, compris dans la vente.

» Je renvoie les portraits, sauf celui du prieur, les objets précieux et un tableau qui paraît avoir une véritable valeur, et qui représente une bataille... ils penseront à moi... me regretteront-ils ? oh ! non, Faustine, songe à cette belle Hiltrude, qui a tant d'aïeux et qui est si charmante : l'orgueil et l'amour sont satisfaits : pourquoi Guillaume, pourquoi ses parents me regretteraient-ils ?...

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

SUR LA PISTE

(SUITE)

La jeune fille se rejeta vivement à l'intérieur, et sa mère, qui la cherchait, la reconduisit au salon en lui reprochant son imprudence :

« Tu tousses pour un rien, et tu cours au-devant des rhumes comme à plaisir ! Vraiment tu es sans pitié pour mes angoisses, ma pauvre enfant, etc... »

Un chaud baiser interrompit cette foudre mercuriale, et la danseuse de Gontran se mêla de rechef au tourbillon rythmé.

« Mais voyez donc l'entrain fou d'Angélique d'Hermond, remarquait la demoiselle mûre qui n'avait pas lâché prise, espérant encore un danseur *in extremis* ; a-t-elle assez de feu dans le regard et d'impétuosité dans les mouvements !... on dirait qu'elle danse pour la dernière fois et qu'elle veut jouir de son reste. »

Hélas ! elle prophétisait vrai, l'envieuse personne !

Le lendemain, après quelques heures d'un mauvais sommeil, Angélique s'éveilla la fièvre dans les veines et le délire au cerveau.

Le surlendemain, le délire avait cessé, mais la fièvre durait encore.

Puis une toux incessante lui déchira la poitrine, faisant monter à ses lèvres de minces filets de sang.

Et bientôt un bruit funèbre courut l'arrondissement : les jours de mademoiselle d'Hermond étaient comptés ; une phthisie galopante l'entraînait rapidement vers la tombe !

« Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée ! » disait, après Victor Hugo, un indigène qui se piquait de littérature.

Le père, lui, ne disait rien... mais son visage expressif parlait pour lui. Jour et nuit, au chevet de cette fille adorée, seul fruit d'une tardive union, il suivait d'un œil hagard les progrès du

mal et recueillait chaque plainte, chaque soupir dans un cœur déchiré... Il se rappelait l'agonie lointaine de sa mère dont la toux aiguë tintait encore à son oreille ainsi qu'un glas à travers les années ; il revoyait le poétique profil de sa sœur morte à vingt ans avec cette même fièvre et cette même toux... et devant la créature adorée, image de ces deux êtres et dont les ailes s'entr'ouvraient pour le départ, comme il avait vu se déployer les leurs, il n'espérait plus rien de ce monde.

La mère s'aveuglait de parti pris. Écartant d'un bras farouche ce noir fantôme, dont l'ombre impitoyable gagnait... gagnait chaque jour, elle effeuillait des roses sur le suaire déjà prêt, elle jetait l'éclair d'un indescriptible sourire parmi les ténébres envahissantes, le faux éclat d'une parole d'espoir dans le silence précurseur de l'agonie... et cette parole, et ce sourire et ces projets pour le lendemain étaient plus navrants peut-être que le désespoir paternel...

Ces poignants détails, qui arrivaient d'heure en heure à la sous-préfecture, y jetaient la consternation,

« Ah ! vois-tu, Frédéric, s'écriait Évelina, oubliant le *vous* officiel dans son effusion, vois-tu mon ami, tu me croiras, si tu veux, mais je te le jure, je me console de n'avoir ni gargon ni fille en pensant qu'un pareil malheur pourrait nous arriver !... J'en serais morte, sois en sûr ! et toi, mon pauvre ami, que serais-tu devenu tout seul dans ta sous-préfecture ?.. Cette malheureuse mère doit perdre la tête et ne penser à rien ! Personne ne s'aviserait pour elle de préparer une chapelle ardente avec des tentures argentées et des fleurs blanches comme à Paris... Ce soin me regarde... il faut bien s'entr'aider. »

Et elle traçait d'avance le plan funéraire avec le même zèle brouillon qu'elle apportait naguère aux préparatifs de son bal.

Gontran demandait timidement à sa tante :

« Partirons-nous bientôt ?.. »

Et mademoiselle Joubert, qui se répétait à chaque minute : « Heureusement la demande n'était pas faite ! » mademoiselle Joubert bouchait ses caisses et faisait ses adieux.

La tante et le neveu quittèrent Boussac par une radieuse matinée de printemps, enveloppés de lumière et de parfums. Les oiseaux gazouillaient sur les branches fleuries ; les insectes bruisaient parmi les hautes herbes ; les agneaux bondissaient en bêlant sur les odorants gazons et les jeunes pâtres échangeaient de gais appels et des refrains joyeux.

Soudain, sur cette symphonie champêtre, une note aérienne et prolongée se détacha comme l'adieu d'une âme qui remonte au ciel... puis une autre, puis une autre encore... et la voix d'airain dit jusqu'au bout son chant de mort...

Le printemps éternel commençait pour Angélique d'Hermond.

Les voyageurs, ayant repris la voie ferrée à Lavaufanche, filèrent rapidement vers le Bourbonnais. La tour massive d'Huriel éveilla dans l'esprit d'Églantine des réflexions romantico-chevaleresques ; les hautes cheminées de Montluçon avec la brumeuse atmosphère dont elles enveloppent la ville, lui fournirent le sujet d'une diatribe contre la tendance des temps nouveaux à se matérialiser, mais le couvent de Saint-Maur, pittoresquement assis sur les hauteurs, ramena son esprit vers son objectif de prédilection : quelle quantité de jeunes filles jolies, spirituelles, riches, bien nées sont élevées là !... quelle opulente pépinière matrimoniale !.. C'était peut-être un de ses plus précieux *sujets* que la Providence réservait à une transplantation merveilleuse dans le jardin de famille dont la tante exaltée dessinait d'avance les massifs romanesques.

Bientôt les vignes du Bourbonnais revêtirent les collines de leurs teintes verdoyantes, ponctuées de toits rouges et de blanches maisons. Le train filait toujours et des stations nombreuses s'effaçaient l'une après l'autre sans laisser un souvenir à Gontran. Souvigny, cependant, avec les restes mélancoliques de sa vieille abbaye, le fit rêver... Il eût bien désiré toucher barre à Moulins, pour y admirer la Bible incomparable arrachée comme une épave au naufrage de ce monastère... Mais Moulins disparut à son tour derrière la blanche haleine de la locomotive avec son paisible cours d'eau, la silhouette grandiose de sa cathédrale, le profil de l'église du Sacré-Cœur et les promenades plantées qui font une verte ceinture à cette calme cité.

Mademoiselle Joubert, cependant, ne pouvait traverser indifféremment Paray-le-Monial. Une foi sincère l'empêchait de passer outre ; et puis... qui sait ? le hasard n'est qu'un mot, mais la Providence conduit toutes choses... Il est dit : « Aide-toi et le ciel t'aidera... » pourquoi le ciel n'aiderait-il pas à une rencontre fortuite à l'ombre des voûtes sacrées, parmi les émotions d'un pèlerinage ?.. Églantine entrevoyait d'avance la pèlerine prédestinée, le rosaire à la main, et cette main tendue vers Gontran, toute pleine de millions, si petite qu'elle fût... Les millions tiennent si peu de place !

L'Évangile nous recommande avant toutes choses la recherche du royaume de Dieu et de sa justice, promettant que le reste nous sera donné par surcroît... Mais ce *reste* prenait de si larges proportions dans les ambitieuses rêveries de la tante voyageuse que l'objet principal devenait à peine accessoire... Dès lors, les promesses divines se trouvaient dégagées, et mademoiselle Joubert demeurait livrée à ses propres forces. Ces forces de courte haleine la conduisirent tout d'abord à l'église où l'accompagnèrent ses pré-

occupations terrestres... Une jeune fille à la riche toilette tournait devant elle les pages enluminées d'un livre d'heures armorié que venait de lui tendre un valet d'âge mûr à l'aristocratique livrée... L'imagination d'Eglantine s'enflamma; son cœur battit plus vite; elle attendit que l'inconnue terminât ses oraisons pour la suivre et se renseigner... mais elle reconnut bientôt l'inutilité de cette enquête : ses prières terminées, la jeune fille ferma son livre, fit un signe, et le vieux serviteur l'emporta dans ses bras encore vigoureux jusqu'au seuil de l'église, où l'attendait une de ces petites voitures, qui épargnent aujourd'hui tant de fatigue aux bonnes d'enfant.

« Infirme ! soupira mademoiselle Joubert ; c'est dommage : elle a grand air et semble riche. »

A table d'hôte, elle ne vit que des visages insignifiants, des toilettes presque monastiques et des allures bourgeoises.

« Pacotille ! pacotille ! murmura-t-elle irrévérencieusement. »

Et sans prolonger ses dévotions, assez mécontente de la Providence qui lui manquait presque de parole, elle fit reprendre à Gontran le chemin de la gare.

Le neveu protesta. Cette manière de voyager à toute vapeur, absolument comme des colis, lui semblait peu artistique. Ses crayons, ses pincesaux ne pouvaient, comme la photographie saisir les gens et les choses au vol ; son esprit avait besoin de silence pour se recueillir, et son âme, avide d'émotions poétiques, n'en récoltait guère dans les salles d'attente bondées et dans les wagons au complet...

« Il s'agit bien d'art ! » s'écria imprudemment la voyageuse. Par bonheur, un choc imprévu, qui la vira de bord, détourna cette phrase compromettante de sa direction pour l'éparpiller sur le plastron empesté d'un gros monsieur courant vers le guichet où Gontran venait de prendre deux billets pour Mâcon.

Les protestations de l'artiste recommencèrent devant les sites pittoresques du Charolais, presque aussitôt effacés qu'entrevus.

Telles ondulations de lignes, telles oppositions de verdure, ces massifs de rochers, ces prairies émaillées d'un bétail gigantesque au pelage presque blanc, ces chevaux qu'on ne tond jamais, ces cavaliers au manteau légendaire, toutes ces fugitives apparitions et bien d'autres encore tentaient sa curiosité.

« Il y aurait une moisson ici ! » répétait-il de temps en temps.

— Non, rien à faire ; pays sans intérêt : peu de fortune et peu de noblesse.

— Eh ! ma chère tante, est-il besoin de sacs et de parchemins dans un tableau ?.. »

Eglantine se mordait les lèvres, détournait la tête et feignait de dormir. Puis, quand un brus-

que arrêt à une station, le départ d'un voisin chargé de menus paquets ou l'envahissement du wagon par de nouveaux venus rendaient cette feinte invraisemblable, elle ouvrait les yeux, et la conversation recommençait.

« Séjournerons-nous du moins assez au chef-lieu de Saône-et-Loire pour connaître la ville et ses environs ?

— Peuh !.. la ville ressemble à toutes les villes : une partie neuve et l'autre vieille ; de beaux quais et d'affreuses ruelles ; de l'opulence là et de la misère ici... après tout, si tu tiens à compter les pierres de la vieille église Saint-Vincent où il n'en reste pas beaucoup, si tu veux absolument saluer le buste de Lamartine et...

— Comment ! si je le veux ! je compte faire mieux encore : Milly, Monceaux, Saint-Point...

— Oh ! pour cela, mon ami, je ne promets rien. Je me suis enivrée, plus que toi peut-être, à la coupe enchanteresse que l'immortel poète emplissait à pleins bords ; je sais par cœur les *Méditations*, les *Harmonies*, *Jocelyn*, etc ; j'ai passé d'inénarrables nuits à réciter aux étoiles ces stances mélodieuses et pourtant je me soustrais courageusement à l'attrait d'un magique souvenir, si les circonstances l'exigent, si le soin de ton avenir... Enfin, nous quitterons la voie ferrée à Mâcon ; mais ce sera pour le chemin qui conduit à Loché. Ne t'en avais-je pas prévenu ? »

Le fait est que, volontairement ou sans intention, la voyageuse avait complètement omis ce détail préalable.

« Ne t'ébahis donc pas de la sorte ! continuait-elle en remarquant la surprise mécontente du jeune homme. N'est-il pas naturel que notre première visite en ce pays soit pour Eudoxie ? Et si Eudoxie nous retient avec trop d'instances, si elle s'oppose à ce que nous employions en excursions un temps qu'elle voudrait tout à elle, irons-nous la désobliger ? Eudoxie est impressionnable et susceptible ; Eudoxie...

— Eudoxie !.. Eudoxie !.. mais qu'est-ce donc qu'Eudoxie, ma tante ?

— Tu plaisantes, j'imagine. Comment ! tu vas me demander maintenant qui est Eudoxie ?..

— Je jure que...

— Je jure, moi, t'en avoir maintes fois parlé ; mais les jeunes gens d'aujourd'hui sont trop distraits pour écouter ce qu'on leur dit et...

— Ce reproche ne m'apprend pas...

— Eh bien ! puisqu'il faut te rafraîchir la mémoire, je te répéterai qu'Eudoxie Chanterel, ou plutôt madame de Moirs est mon amie de pension, ma meilleure, ma plus tendre amie ! Depuis que nous avons quitté le couvent avec des couronnes au front et des monceaux de prix dans les bras, à peine nous sommes-nous revues, mais nous n'étions pas séparées, néanmoins : de temps en temps je copiais quelques pages de mon journal pour les envoyer à mon amie... en retour elle me confiait ses peines et ses joies, les premiers

battements de son cœur au son d'une voix aimée, son trouble délicieux sous la couronne d'oranger, son orgueil d'épouse, ses ivresses de mère... puis, je le reconnais, les épanchements épistolaires se firent moins fréquents de part et d'autre; ils allèrent se ralentissant de plus en plus; ils cessèrent même durant de longues années... Eudoxie, sans doute, sommeillait dans l'uniformité d'une vie monotone et calme. Une grande douleur la réveilla : la mort d'un fils ! Elle m'en fit part; je pleurai avec elle et nos relations, sans reprendre leur activité première, se renouèrent quelque peu. Elle avait oublié de m'annoncer la naissance tardive d'une fille arrivée en ce monde au moment où s'interrompait notre correspondance; elle s'en montra sincèrement confuse; et, comme pour réparer ses torts, chaque fois qu'elle m'écrivait, c'est pour me parler de Jenny. Mais tu ne m'écoutes plus, ce me semble ?.. »

En effet, le train s'arrêtant à l'une des stations qui précèdent Mâcon, le jeune peintre apercevait au bord de la voie un groupe de paysannes qui captivait son attention. Il ouvrit son album de voyage et reproduisit en quelques traits rapides l'original petit chapeau, la collerette plissée et les manches collantes qui tendent à disparaître avec les autres détails du costume local.

« Voyons ! fit mademoiselle Joubert en se penchant sur la page. C'est tout à fait cela, mon ami. Bravo ! Jenny aussi dessine joliment, si j'ai bonne mémoire; elle est même excellente musicienne et parle plusieurs langues. »

Églantine s'avagait trop : la vérité vraie est qu'elle venait d'exagérer beaucoup son intimité première avec mademoiselle Eudoxie Chanterel, la renaissance de cette liaison avec madame Eudoxie de Moirs et la fréquence des épanchements qui en résultaient. En réalité, les anciennes amies de pension s'écrivaient rarement et avec réserve, et la tante de Gontran n'eût jamais songé à visiter la mère de Jenny, si l'insuccès de son séjour à Boussac ne l'eût poussée à de nouvelles recherches.

Cette idée, allumée dans son esprit pendant la maladie d'Angélique d'Hermond, pour s'obscurcir un instant à Paray, avait lui de plus belle devant l'infirmité de la mystérieuse étrangère; elle brillait maintenant de tout son éclat; et, à ses rayons, la vieille fille voyait la nef de son neveu jeter l'ancre triomphalement au port convoité.

« Mâcon ! Mâcon ! cinq minutes d'arrêt ! » criait une voix enrouée interrompant le dialogue des voyageurs. Gontran descendit le premier et tout en recevant des mains de sa tante le parapluie neuf, l'ombrelle doublée de rose et différents menus objets qu'elle tirait un à un des filets, il tourna la tête et son regard rencontra les ifs sombres, les cyprès, les saules pleureurs

et les croix d'un cimetière bordant la voie.. C'était le silence implacable opposé comme à dessein au bruit incessant, le repos éternel en face des agitations fugitives, la mort mystérieuse et solennelle côtoyant la vie dans ses tumultueuses manifestations... c'était le but inévitable, le terme de tout voyage terrestre, se dressant comme un avertissement redoutable, comme un éloquent parallèle aux déplacements d'un jour...

Assombri par cette pensée, Gontran n'eut pas le loisir de la creuser davantage : les omnibus se remplissaient rapidement, et mademoiselle Joubert s'impatientait. La tante et le neveu trouvèrent encore deux places vacantes, cependant, et peu d'instants après ils débarquaient à l'Hôtel de l'Europe, où la table d'hôte ne comptait plus que quelques convives attardés. Ils se firent servir seuls, et la voyageuse profita de cet aparté pour questionner adroitement le domestique :

A quelle distance de Mâcon se trouvait Loché ? Se procurerait-on facilement des voitures pour s'y rendre ? Combien de temps durait le trajet ? etc., etc.

Le domestique interrogé se contentait de répondre sans commentaires ni digressions; mais ce laconisme, qui déconcertait la vieille demoiselle, ne tint pas longtemps devant ses assauts réitérés. Peu à peu, Tony dépouilla cette déférence anglaise et froide qui ne lui allait pas mieux que ses favoris en côtelettes; son étiquette empruntée se fondit comme la glace au soleil, il redevint franchement un compagnon loquace, un enfant de la Saône babillard comme le gamin de Paris; et quand il apporta le café odorant qui fumait dans une cafetière de ruolz, il avait dit tout ce qu'il savait et davantage encore sur le fastueux château de Loché, sur ses habitudes hospitalières et sur le grand train qu'y menait la famille de Moirs. Il se chargea même d'y faire conduire, le lendemain, les voyageurs, et ceux-ci gagnèrent leurs chambres, satisfaits.

Mademoiselle Joubert s'approcha de la fenêtre et s'y accouda un instant; mais son œil distrait regardait sans voir et sa pensée active restait étrangère à l'agitation extérieure, absorbée par les événements imaginaires qu'elle dirigeait en dedans. Enfin, ce tumulte intérieur eut besoin d'une issue... Églantine ouvrit sa caisse, en tira un coffret fit jouer une clé mignonne dans la serrure, et, sortant de ce mystérieux écrin le plus précieux de ses bijoux, c'est-à-dire « mon journal », elle l'enrichit d'une page nouvelle.

Tandis que sa plume courait sur le papier, de l'autre côté de la cloison, Gontran, ayant ouvert sa fenêtre aussi, ne songeait pas à la quitter : le long du quai, les piétons, les cavaliers et les voitures s'entre-croisaient en tous sens; sur la Saône les pêcheurs ramenant leurs barques plus ou moins chargées, les canotiers luttant de vitesse, les mariniers soupant sur le pont des lourds cha-

lands ou debout à l'avant des radeaux hâlés du rivage, tous ces êtres amphibies enfin, dont le pied touche peu la terre, s'appelaient, se répondaient, mêlant les jurons, les chants et les rires dans une originale symphonie.

De l'autre rive, parvenait jusqu'au jeune homme le murmure confus de Saint-Laurent qui bruissait comme une ruche d'abeilles au moment du coucher; et plus loin, la Saône débordée étendait à perte de vue ses eaux, maintenant immobiles, sur les prairies bressanes. Ça et là des bouquets d'arbres à demi submergés ponctuaient, ainsi que des îlots, le liquide miroir; une barque silencieuse envoyée en reconnaissance comme la colombe de l'arche doublait ces caps de verdure, observait, mesurait, sondait et s'effaçait à l'horizon dans les vapeurs du soir qui commençaient à s'élever. Le soleil déclinant dardait sur cette calme surface de rougeâtres rayons qu'elle multipliait par la réflexion, et les clochers, en tintant l'Angélus, s'envoyaient à travers les airs et les eaux de mystiques bonsoirs. Bientôt la rouge leur s'éteignit au ciel à mesure que les blanches étoiles s'y allumaient; puis sur les quais, sur le pont, des hommes passèrent avec de longues perches terminées par un sillonnement de ver luisant; les papillons de gaz agitérent leurs ailes lumineuses derrière le verre des lanternes, et la Saône refléta des guirlandes de flammes.

L'existence nocturne commençait pour Mâcon, cette ville joyeuse entre tant d'autres, qui mange de bon appétit, boit sans s'étourdir, danse toute l'année, chante à pleins poumons et rit aujourd'hui sans jamais prévoir qu'elle pourra pleurer demain. Gontran prêtait volontiers l'oreille aux bruits de la multitude débordant sur les quais, au chant des virtuoses dans les cafés-concerts, au roulement des voitures emportant une foule élégante vers les fêtes mondaines; mais son intérêt s'en détournait bientôt; il fouillait d'un regard pensif les profondeurs de l'horizon champêtre; il devinait dans ces plaines de paisibles toits abritant d'heureuses familles, des tendresses d'époux, des dévouements de mères, des reconnaissances filiales... L'Angélus était le signal de la prière en commun après une journée que des labeurs utiles avaient remplie pour quelques-uns... Le lendemain serait, comme la veille, marqué par l'effort, sanctifié par l'épreuve peut-être... mais l'épreuve accable-t-elle ceux qui s'entraident, ceux qui s'entraiment?... Et, pour la première fois, il semblait au jeune homme que la romanesque tendresse de sa vieille tante, que l'austère affection de son précepteur demeuraient impuissantes à combler le vide qu'il se découvrait au fond du cœur... pour la première fois Gontran rêvait... Sice rêve eût pris une forme, assurément l'orgueil et le calcul n'auraient point manié l'ébauchoir pour la modeler, si cette forme n'eût pas obtenu un regard favo-

nable de la tante Églantine... Heureusement, le rêve restait à l'état de rêve, c'est-à-dire de blanche vapeur et le jeune homme s'endormit sans que son robuste sommeil en fût troublé.

Le lendemain, mademoiselle Joubert, soignant la mise en scène, inspecta minucieusement le char de louage qui l'emportait triomphalement à Loché avec César et sa fortune, c'est-à-dire Gontran; elle en modifia quelque peu les dispositions intérieures, fit mettre des gants au cocher, qui n'en parut pas plus fier, et partit après déjeuner, augurant bien, pour sa campagne matrimoniale, du rutilant soleil souriant à ce bas monde. Elle ne tarda pas cependant à lui trouver une gaieté plus corsée que la saison printanière ne le permettait encore; bientôt même elle reconnut que cette gaieté tournait à la charge; ce n'étaient plus de fines aiguilles de feu qui tombaient d'en haut comme d'aimables plaisanteries, mais des flèches embrasées, et, sous leurs feux croisés, la tante et le neveu essayaient à l'envi leurs fronts moites et brûlants.

« Cette chaleur-là n'est point naturelle, prétendait le cocher; voici des mouches taquines en diable et les chevaux sont agacés. »

Les chevaux s'agaçaient davantage à mesure qu'ils avançaient; ils donnèrent même de leur état nerveux quelques preuves assez inquiétantes pour les voyageurs s'ils y eussent pris garde; mais le jeune homme contemplait avec intérêt les paysages nouveaux se déroulant sous ses yeux, et la vieille fille répétait intérieurement le rôle de mère noble qu'elle allait jouer. Tous deux cependant finirent par remarquer de gros nuages se formant au ciel, et leurs grandes ombres glissant sur les prairies...

« Tout à l'heure, ça chauffait, maintenant ça va bouillir! affirma le cocher, et le pot au feu débordera. Gare dessous! »

Cette façon triviale d'annoncer un orage déplut à mademoiselle Joubert, qui ne répondit pas; mais elle jeta un regard inquiet vers l'horizon, qui s'assombrissait de plus en plus.

« On dirait que ça vient de Solutré, continua l'automédon; tant pis, ces diables de rochers-là ne soufflent que des sorcelleries! »

Il fouetta ses chevaux, qui prirent la chose en mauvaise part et regimbèrent sous l'affront; au même instant un éclair fauve sillonna le ciel, un grondement sourd parut sortir à la fois des flancs des nuages et des profondeurs terrestres; puis d'autres éclairs et d'autres grondements se succédèrent sans interruption; puis de larges gouttes de pluie rayèrent l'étendue; puis de véritables avalanches liquides s'abattirent par torrents, et l'horizon le plus prochain lui-même disparut derrière ce voile qui tombait d'en haut. Instantanément les ruisseaux débordèrent, le sol se détrempa, les fossés se remplirent, et les chevaux, qui ne posaient plus le pied sûrement parmi les ornières et les flaques d'eau, refusèrent d'avancer.

« Je ne peux pourtant pas m'atteler à votre place ! vociférait le cocher en leur zébrant les flancs de coups de fouet ; hardi, donc, faignants, on sent d'ici l'écurie et l'avoine de Loché ne se mesure pas ! »

Ce dernier argument l'emporta sur le mauvais vouloir de l'attelage, sans doute ; car aussitôt les « faignants » reprirent un trot laborieux qui les conduisit en peu d'instants sur la place du village ; quelques rideaux de calicot s'écartèrent, quelques portes s'entr'ouvrirent, mais les curieux en furent pour leurs tentatives ; la voiture s'engageait, sans s'arrêter, dans l'avenue du château.

« Enfin ! nous sommes arrivés ! » s'écria le cocher avec un soupir de soulagement. Le dernier mot de la mauvaise chance n'était pas dit pourtant : tout à coup mille éclairs à la fois semblèrent s'entre-croiser, un formidable éclat de tonnerre déchira l'étendue, et les chevaux affolés, accrochant un pilastre, s'abattirent en même temps à l'entrée de la cour.

« Deux bêtes couronnées et ma voiture avec des renforcements ! hurla le cocher ; coquin de sort ! c'est Solutré qui est cause de ça ! »

Quant à l'état des voyageurs, peut-être allait-il y songer ; mais il fut devancé par les domestiques accourant des écuries et des communs. On releva les chevaux, et l'on allait tirer Églantine et son neveu des profondeurs de la voiture, quand ils en sortirent eux-mêmes sans avaries sérieuses. Toutefois, la consternation se lisait sur les traits de la pauvre tante :

Elle avait manqué son entrée ! !

Ses souvenirs historiques aidèrent à l'en consoler, cependant : elle se dit que Guillaume le Conquérant avait, pour la première fois, abordé l'Angleterre d'une façon analogue, et reprit confiance à la voix lointaine du héros murmurant : « Ne fallait-il pas que je saisisse cette terre qui m'appartient ? »

Mais un autre mécompte l'attendait : la famille de Moirs n'était pas à Loché !

« Madame et mademoiselle sont au château de Chintré depuis quelques jours, et monsieur est parti ce matin pour les ramener ce soir, dit un majordome grisonnant.

— Mais, ma tante, vous n'étiez donc pas attendue ? vous n'étiez donc pas invitée ? demanda Gontran soucieux. »

Invitée ? Églantine aurait eu quelque peine à l'affirmer ; elle se croyait sûre, cependant, d'avoir, elle ne savait plus quand, reçu un appel vague pour une époque non déterminée. Quant à s'annoncer, elle s'en fût bien gardée ; elle voulait surprendre les de Moirs au naturel, ne pas leur laisser le temps de se composer un visage à son intention afin de les juger sûrement ; et, poussant plus loin ses prétentions, elle comptait, abordant son amie sans se nommer, s'en faire reconnaître immédiatement... après trente ans de séparation !

Reprendre le chemin de Mâcon par cet orage

persistant, avec une voiture endommagée et des chevaux blessés, il n'y fallait pas songer ; mademoiselle Joubert et son neveu se laissèrent donc introduire au château par le majordome, annonçant toujours la prochaine arrivée de ses maîtres ; mais une heure, deux heures, trois heures s'écoulèrent sans qu'ils reparussent. La nuit venait, l'orage un instant apaisé recommençait avec une fureur nouvelle... le cocher mâconnais refusait de risquer une seconde fois ses chevaux et sa voiture ; celui du château, absent avec ses maîtres, ne semblait plus devoir rentrer à cette heure et par ce temps... Force fut donc aux visiteurs de se mettre à table, absolument comme chez eux, quand on leur annonça le dîner.

Les domestiques, d'ailleurs, avaient des ordres généraux pour de telles conjonctures. L'hospitalité s'exerçait si largement à Loché que les amis de la maison et aussi les amis des amis l'acceptaient de même. « Vous êtes ici chez vous ! » leur disaient à tout propos les châtelains. Et vraiment ils avaient fini par le croire. Églantine fit comme eux, et quand neuf heures sonnèrent, fatiguée de son voyage, de sa chute et de ses émotions, elle se laissa déshabiller, coucher et border dans son lit par une femme de chambre affectée au service des visiteuses du château.

« Cette aventure est tout à fait romanesque ! pensait-elle ; quelle page piquante pour mon journal ! »

Et ce fut en méditant cette future page que mademoiselle Joubert s'endormit le sourire sur les lèvres.

Gontran ne souriait point et n'avait pas sommeil ; il envisageait même sous d'assez maussades couleurs « l'aventure romanesque » où il se trouvait engagé malgré lui. Cette prise de possession, quelque peu cavalière, bouleversait toutes ses notions d'étiquette et il avait besoin de croire à l'intimité si étroite, si fidèle de madame de Moirs et de sa tante pour se rassurer. En traversant une galerie de portraits pour gagner sa chambre, il lui sembla que tous ces de Moirs inconnus le regardaient du fond de leurs cadres avec mécontentement et lui reprochaient son intrusion ; et quand il s'étendit dans le lit, dont quatre colonnes torses soutenaient le baldaquin, il se demanda si quelque apparition courroucée ne l'en ferait pas sortir avant le jour. Ce ne fut pas toutefois la vue d'un fantôme qui le tint éveillé quelque temps, mais un bruit de roues dans la cour et de voix par les couloirs ; on ouvrait et l'on fermait des portes, on échangeait des bonsoirs un peu bruyants, et Gontran put se dire :

« Les châtelains sont revenus. »

Quand il s'éveilla le lendemain, depuis plusieurs heures déjà, le soleil brillait sur la campagne rassérénée ; la brise printanière secouait doucement les dernières gouttelettes suspendues aux feuillages et les oiseaux célébraient par de

joyeux gazouillis le retour du beau temps.

Tout en s'habillant, le jeune homme jetait au dehors des regards curieux. La façade du château se dressait à sa gauche avec sa colonnade renaissance, ses cordons sculptés et ses frontons à jours; de l'aile droite, où se trouvait sa chambre, il plongeait dans l'aile opposée dont l'envahissement des plantes grimpantes masquait un peu le style correct et pur. Une croisée fleuronée s'y ouvrit tout à coup, et dans son embrasure béante, vint s'accouder une apparition inattendue :

C'était une jeune fille ni grande ni petite, ni frêle ni robuste, ni blonde ni brune, ni pâle ni colorée, mais harmonieuse de formes et de couleurs. Ses cheveux, dans l'abandon charmant où les avait laissés le sommeil, ruisselaient sur ses épaules, un peignoir flottant laissait deviner la grâce de sa taille et, dans la fraîcheur de sa jeunesse, dans la souple vivacité de ses mouvements, elle tenait à la fois de la fleur et de l'oiseau.

« Mademoiselle de Moirs est bien jolie ! » pensa Gontran, caché derrière son rideau de mouseline brodée.

Évidemment cette inconnue ne pouvait être que la fille de la maison, rentrée la veille aux derniers grondements de l'orage.

Le jeune homme toujours en observation la vit se pencher au dehors et faire des signaux familiers à quelqu'un qu'il n'apercevait pas; puis elle rentra dans sa chambre, où elle disparut un instant; mais elle reparut bientôt tenant à la main une coupe de cristal dans laquelle plongeaient quelques fétus de paille...

« Dépêche-toi donc, grande sœur ! » cria d'en bas une voix enfantine.

Gontran aperçut alors un garçonnet joufflu, gambadant sur la pelouse comme un faon de belle humeur.

Et tout aussitôt commença un jeu gracieux qui se croyait sans témoins.

La jeune fille, dans son cadre verdoyant, gonflait au bout de son chalumeau d'énormes bulles de savon qu'irisait le soleil; elle les jetait çà et là, comme des atomes d'arc-en-ciel, flottant sous les rayons du matin, et quand elles s'approchaient du sol, l'enfant joufflu, d'un souffle de ses grosses lèvres, en changeait la direction, les éparpillait en tous sens et prenait tant de plaisir à ces évolutions, qu'il les accompagnait d'éclats de rire et de bonds joyeux :

« Encore ! encore ! » criait-il quand les globules aériens diminuaient de nombre.

Ce coup d'œil était charmant : la sœur gracieusement inclinée vers le frère, le frère la tête levée vers la sœur, et cette mouvante éclosion de fleurs aériennes et diaphanes qu'ils s'envoyaient et se renvoyaient à l'envie !

Un mouvement irrésistible de Gontran fit cesser le charme ; la jeune fille disparut avec un petit

cri d'oiseau effarouché en devinant un spectateur, et l'enfant s'éloigna dans les parterres.

Un peu plus tard, mademoiselle Joubert qui avait entendu aussi les allées et venues nocturnes, et croyait au retour des châtelains, reconnaissait furtivement la place, retranchée derrière les vitraux colorés d'une chambre de grand style.

Elle vit la porte principale s'ouvrir pour livrer passage à un couple d'âge mûr.

« Ce sont eux ! pensa-t-elle ; je n'ai jamais revu l'épouse depuis trente ans ; l'époux ne m'a jamais été présenté... quelle belle occasion de les étudier sans qu'ils sans doutent ! »

Le mari, de taille moyenne, sec et nerveux, se tenait droit et un peu raide comme le soldat au port d'armes ; il semblait serré dans un invisible ceinturon et portait haut le menton comme pour éviter le frottement d'un hausse-col.

« C'est étonnant combien monsieur de Moirs a la tournure militaire, pensa Eglantine ; je ne me souviens pas qu'il ait jamais servi, cependant, malgré la rosette qui pare sa boutonnière. Je me le figurais tout autre ; les lettres d'Eudoxie me vantaient si fort sa stature élevée et ses allures aristocratiques ! »

Le regard de mademoiselle Joubert, cependant, ne fit que glisser sur le mari de son amie, cette amie lui offrait un intérêt plus puissant : un chapeau de paille aux larges bords masquait son visage ; une ample robe de chambre ne parvenait pas à dissimuler les trop riches proportions de son buste, et sa tête dépassait sensiblement celle de son mari.

C'est à n'y pas croire ! murmura l'observatrice, est-il possible?... Cette Eudoxie dont la taille tenait entre mes mains, cette Eudoxie jadis moins grande que moi, la voici maintenant qui fait songer à la baleine de Jonas !... Elle a poussé en large et en long d'une manière effrayante. Comme le mariage change les femmes ! »

Cependant, le couple matinal tournait l'aile gauche du château pour gagner le parc. Les ondulations de cette longue jupe, les battements d'aile de ce chapeau effleurant les ramures, reportèrent soudainement la vieille fille loin, bien loin de l'heure présente... Ses jeunes souvenirs se reveillèrent tous à la fois comme une nichée d'oiseaux ; une émotion à laquelle ses projets d'avenir étaient étrangers lui remua le cœur ; et sans songer à l'incorrection d'une toilette à peine commencée, elle s'élança en dehors sur les traces d'Eudoxie.

« Quelle douce surprise je vais lui causer ! pensait-elle en faisant crier le sable des allées sous son pied. Et comme j'ai bien fait de ne point livrer mon nom aux valets qui l'eussent prévenue ! Elle me reconnaîtra, certainement elle me reconnaîtra car je n'ai ni grandi, ni grossi, moi ! »

L'agilité de son pas diminuait rapidement la distance qui la séparait des promeneurs ; tout à coup ceux-ci s'arrêtèrent au bord d'un bassin où frétilaient des poissons rouges. Le mari tira un gâteau de sa poche et le tendit à sa femme qui l'émietta dans l'eau.

« C'est une idylle ! se dit encore mademoiselle Joubert ; autrefois, cependant, Eudoxie se moquait des bucoliques. Comme le mariage change les femmes ! »

En ce moment, la dame aux poissons rouges se retourna et ses yeux noirs se fixèrent étonnés sur cette étrangère qui s'approchait à demi coiffée et la main sur son cœur.

« Eh ! quoi ! ses yeux d'azur sont devenus de charbon ! les lis de son visage ont fait place aux pivouines ! rien, plus rien d'elle-même !... ah ! j'ai bien fait de rester fille : le mariage décidément change par trop les femmes ! »

Cependant Eglantine qui croyait du moins retrouver sur ce visage méconnaissable le sourire autrefois familier, Eglantine abordait son amie les bras ouverts, comme si l'opulente personne eût pu se confier à ce frère appui ; mais Eudoxie demeurait immobile, impassible, et mademoiselle Joubert dut se jeter elle-même sur cette large poitrine où la place ne manquait pas pour la recevoir.

« Pardon, madame, mais... » fit la pourvoyeuse des poissons rouges en reculant un peu.

— Madame ! elle m'appelle madame ! interrompit l'embrasseuse avec un geste tragique ; mais tu m'as donc oubliée, ingrate amie ? mais tu ne reconnais donc pas ton Eglantine ? Ah ! je t'aurais dévinée moi, je t'aurais distinguée entre mille, malgré les changements inouïs que le mariage...

— Eglantine?... je vous jure, madame, que j'entends ce nom pour la première fois. »

Elle a perdu l'esprit, c'est évident, pensa l'amie méconnue.

« Et cependant, ce nom, tu me le donnais encore dans ta dernière lettre ! ajouta-t-elle tout haut.

— Ma dernière lettre?... mais je n'ai jamais eu l'honneur de vous écrire, madame. » Cette fois devant l'insanité persistante de son interlocutrice, Eglantine eut un mouvement de désespoir, et regarda le mari avec une immense compassion.

Celui-ci restait calme.

« Il y est habitué, pensa-t-elle ; ah ! les lettres de cette pauvre femme auraient dû me faire pressentir cette catastrophe ! Je les trouvais un peu étranges... depuis quelque temps ! »

Une larme de pitié lui vint aux paupières ; elle prit bravement la main pleine encore de miettes et la serra sans même songer qu'une soudaine fureur de la géante folle l'exposerait à rejoindre les poissons rouges dans le bassin :

« Pauvre, pauvre Eudoxie !... soupirait-elle.

— Eudoxie ? s'écria la dame avec un sourire qui donna le frisson à son amie.

— Ne vas-tu pas dire maintenant que tu ne t'appelles pas plus Eudoxie, que tu ne veux me reconnaître pour Eglantine?... »

Le monsieur décoré s'égayait évidemment de ce colloque.

« Je ne m'appelle pas Eudoxie.

— Et tu ne t'appelles pas non plus madame de Moirs, peut-être ? et tu n'es point la châtelaine de Loché ?

— Je m'appelle madame de Moirs ; mais je ne suis pas la châtelaine de Loché. Mon mari que j'ai l'honneur de vous présenter, madame, mon mari, le colonel de Moirs, cousin du seigneur et maître de céans, vient de prendre sa retraite et nous avons accepté l'hospitalité de quelques mois qui nous était offerte ici où nous sommes arrivés hier assez tard, en attendant que nous eussions disposé notre propre nid.

— Comment ai-je pu m'y tromper ?... Se dit Eglantine ébahie. »

Et tout-à-coup s'apercevant du désordre de sa toilette, elle s'en excusa tant bien que mal et rentra pour y remédier.

« On a retardé le déjeuner pensant que Monsieur, Madame et Mademoiselle arriveraient auparavant, » lui annonça la femme de chambre qui l'attendait.

Mais la place des châtelains demeura vide et leurs hôtes durent se faire à eux-mêmes les honneurs de la table.

Dans la soirée cependant une voiture enfilant l'avenue, le colonel reconnut l'attelage favori de son cousin et sortit à sa rencontre ; les dames le suivirent à distance.

« Enfin ! se disait mademoiselle Joubert avec un joyeux battement de cœur, je vais revoir Eudoxie ! »

La voiture s'arrêta... la tante de Gontran rougit. Un domestique ouvrit la portière... la tante de Gontran pâlit. Une personne voilée franchit le marche-pied... la tante de Gontran sentit l'émotion lui serrer la gorge. Eudoxie leva son voile... ce n'était pas Eudoxie ! la tante de Gontran l'aurait juré sans hésitation, en dépit de tous les changements que peut produire le mariage sur un visage féminin.

Mais si ce n'était pas Eudoxie, qui donc était-ce ?

Tout simplement l'institutrice de sa fille conservée au château par habitude, quoique l'éducation de la jeune personne fût terminée. Mademoiselle Collinet d'ailleurs n'avait pas pris une retraite oisive : elle ne faisait que changer d'emploi, et celui qu'elle occupait présentement n'était pas une sinécure puisqu'elle aidait aux incessantes réceptions du château. Le soin des menus à composer et des appartements à distri-

buer aux visiteurs nombreux lui incombait, et souvent même ses attributions s'étendaient bien au-delà. Elle entra donc facilement dans le rôle de maîtresse de maison qu'elle remplissait de temps à autre et s'empessa d'excuser les châtellains.

Madame de Moirs subitement reprise d'anciennes palpitations de cœur en souffrait tant cette fois qu'elle n'avait pas hésité à profiter du départ de Madame de Chintré dans sa grande berline pour l'accompagner à Lyon, où elle se proposait de consulter un prince de la science. Naturellement sa fille et son mari la suivaient ; mais tous les trois rentreraient au plus vite à Loché. Madame de Moirs suppliait tous les hôtes qui avaient pu survenir au château de vouloir bien s'y considérer « comme chez eux » et l'attendre quelque peu.

Mademoiselle Joubert accepta l'invitation sans adresse et son neveu ne protesta que pour la forme contre cette décision : le château de Loché offrait tant d'œuvres d'art à son admiration ! une bibliothèque si attrayante à ses goûts studieux ! un parc si poétique à ses penchants rêveurs ! Et puis... n'avait-il pas promis

au jeune frère d'Isabeau la faiseuse de bulles aériennes, de lui enseigner à fondre des balles avec de vieilles fourchettes ?

Un second orage, écho affaibli du premier, empêcha toute promenade dans la journée qui ne parut longue à personne, cependant : Gontran, avec mademoiselle Collinet pour cicérone, visitait le château de la base au faite. Il appréciait les sculptures et les tableaux en artiste, l'architecture en archéologue, l'ensemble en poète, et les rôles se renversant petit à petit, il en vint à faire les honneurs des lieux à l'institutrice ébahie qui n'avait jamais su les voir de cet œil-là.

Un cliquetis métallique les attira dans la salle aux lambris de chêne où des trophées de guerre alternaient avec des sculptures allégoriques ; des armures de toutes pièces debout sur leurs piédestaux se dressaient à l'entour comme si des cœurs de chevaliers eussent encore battu sous les cuirasses polies ; et devant cet aréopage immobile qui semblait juger les coups, le colonel faisait des armes avec un garde-chasse.

M. BOUROTTE.

(La suite au prochain Numéro.)

PREMIÈRE NEIGE

Dans mon verger clos de buis,

Où je puis

Tout surveiller de ma chambre,

Mes deux pommiers — quel malheur !

Sont en fleur...

Et nous touchons à Novembre.

Un caprice, un faux réveil

Du soleil

Au printemps leur a fait croire :

Et les fleurs imprudemment

Un moment,

Ont blanchi l'écorce noire.

Mes pêchers, mon grand souci,

Vont aussi

Rougir dans la matinée

Et perdre, à ce jeu trompeur,

J'en ai peur,

Leurs fruits de toute une année.

Mais un vent souffle du nord

Après et fort,

Et les avertit du piège ;

Tout mon jardin réservé

Est sauvé !

Voici la première neige !

V. DE LAPRADE.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Ameublement d'une maison de campagne

RENSEIGNEMENT DEMANDÉ

Vestibule. — Sur le pavé, une natte ou un tapis de corde, rouge et blanc. Aux fenêtres, des rideaux de couil, rouge et blanc. Patères, chaises cannées, en imitation de bambou. Grand porte-parapluie. Au mur, une glace. Au plafond, une lanterne en verre rouge. Dans les encoignures, de grands vases de faïence avec des plantes vertes. Devant les fenêtres, des jardinières rustiques pleines de fleurs de la saison. Une fontaine en cuivre brillant ou en faïence, fait bien dans un vestibule.

Salle à manger. — Pendant les mois d'hiver, les maisons de campagne inhabitées se dégradent et les peintures s'écaillent, les papiers moisissent. Des tentures quel'on pose à peu de frais, que l'on enlève de même, remédient à ces inconvénients. Ainsi, la salle à manger serait très jolie avec des cretonnes *verdure flamande*; on y mettrait une table, un buffet et des chaises de noyer; sur le buffet, les ustensiles de ménage un peu jolis que l'on possède: sur la cheminée, une pendule et des grands vases toujours remplis de fleurs; dans la cheminée, buisson de fleurs. Les rideaux, le lambrequin de la cheminée, les portières sont également en verdure, flamande et, avec de la bonne volonté, une maîtresse de maison peut faire exécuter chez elle toutes ces tentures, et décorer sa demeure, sans voir les terribles notes des tapissiers. Je connais une maison de campagne arrangée ainsi, par le seul travail de la maîtresse et de ses domestiques et elle est charmante.

Salon. — Même système. Cretonne crème ou nankin, avec de grands ramages, des oiseaux, des paons etc., etc. Guéridon, table à jeu, table à

ouvrage en bambou. Chaises et fauteuils couverts en cretonne, comme les tentures, sans bois apparent. Devant la cheminée, une grande jardinière en osier doré, surmontée d'un treillage couvert de lierre. Pendule, grands cornets du Japon, flambeaux ou candélabres. Un petit lustre au plafond; par terre, un tapis avec un courant de grandes fleurs.

Cabinet de travail. — Des bibliothèques tout autour, pas de tentures, par conséquent. Un bureau, un casier, rideaux de reps couleur mastic. Chaises garnies de même. Pendule et flambeaux de bronze.

Chambre à coucher de femme. — Tentures de murailles, de fenêtres et de lit en cretonne, fond rose ou bleu, lit, toilette, petit bureau en bois laqué blanc avec des filets roses ou bleus, chaise longue; pendule, vases et flambeaux en Gien rose ou bleu, Prie-Dieu près du lit.

Chambre à coucher masculine. — Tenture d'Andrinople. On pourrait encadrer chaque panneau dans une bordure de perse cachemire, rideaux de lit et de fenêtres pareilles. Chaises et fauteuils en acajou et reps rouge. Lit, table à écrire, armoire en acajou. Pendule en onyx, statuettes de bronze ou de terre cuite sur la cheminée.

Cabinet de toilette. — Si on pouvait revêtir les murs de ce cabinet de carreaux de faïence blancs ou bleus, on y trouverait de grands avantages. Toile cirée par terre, toilette à dessus de marbre, porte-serviettes peint en blanc; à défaut d'armoire à glace, grande glace. Applique de cuivre portant deux bougies.

Pour appliquer les tentures que nous conseillons, il faut faire clouer autour de la pièce des lattes hautes de trois centimètres et partant des pitons de distance en distance. A la tenture on coud un ruban de fil, portant des anneaux qui s'accrocheront aux pitons, on fait cet arrangement en haut et en bas de la tenture.

REVUE MUSICALE

Opéra : Gounod et le spiritualisme; l'Alboni. — Opéra-Comique : la centième de *Jean de Nivelle*; Jacques Callot; les *Contes d'Hoffmann* et Offenbach. — *La Mascotte*. — Concert de la *Société chorale*. — Deux compositions importantes de M. Andlauer. — Mélodies et danses nouvelles.

L'Opéra est à la veille d'une grande bataille, c'est d'une victoire qu'il faudrait dire, car le *Tribut de Zamora* qui se prépare dans l'immense ruche de M. Vaucorbeil, a pour auteur le maître des maîtres, le grand Gounod.

Malgré tous les efforts tentés par le naturalisme moderne, pour se glisser dans les arts, ce n'est guère que dans la littérature qu'il a pu jusqu'à présent se faire représenter par des gens de quelque talent.

Dans la peinture il y a peu de continuateurs de Courbet; mais l'art spiritualiste par excellence, la Musique, ne se prêterait jamais à l'envahissement des idées bornées que préconisent les apôtres de la matière. Enfermant la pensée dans un cercle de fer, ils ont le colossal orgueil de lui dire : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Mais l'art, qui est une des plus pures manifestations de la pensée, est immatériel; mais le génie a des ailes, et vouloir lui poser les limites étroites du naturalisme est aussi impossible que de prétendre régler la marche des nuages et en arrêter la course. Le nom de Gounod, arrivant au bout de notre plume, nous a inspiré cette digression. C'est que parmi les compositeurs célèbres de l'école française moderne, on peut affirmer que son talent, comme ses œuvres, sont de ceux où le spiritualisme règne dans toute sa radieuse éloquence.

Gounod n'est pas un homme qui sacrifierait au Veau d'or. Musicien, poète et convaincu, il n'abaissera pas sa muse pour prendre le niveau du jour. Il ne dira pas à l'Art : « Tu vas te plier aux caprices de la foule. »

Mais, répondra-t-on, cette foule ne le suivra pas; elle l'accueillera avec indifférence, parce qu'elle marche avec le siècle. Eh! qu'importe le siècle à la gloire de l'art! Si celui où nous sommes ne voit rien au-delà de son horizon défini, celui qui lui succédera nous ouvrira de nouveau les hautes perspectives de l'infini.

Avant de quitter l'Opéra, et en attendant la première du *Tribut de Zamora*, notons la réapparition de la grande cantatrice l'Alboni, — pour une soirée seulement, — dans la représentation organisée par M. Halanzier, pour l'Association des artistes dramatiques. Toujours même talent cela se comprend; mais ce qui étonne, c'est la parfaite et entière conservation de la plus magnifique voix qu'il ait été donné d'entendre. Voilà comme, malheureusement, on ne chante plus. Voilà la tradition vraie, le beau style, la pure essence de l'art italien, de cette école sans pareille, dont nous avons entendu naguère les derniers échos à Ventadour.

La gracieuse *Korrigane*, poursuit le cours de ses succès. Il nous revient que même ils dépassent toutes les espérances. Tant mieux, pour M. Widor, car il le mérite.

A. Favart, Jean de Nivelle a célébré sa centième et repartant avec sa vaillante désinvolture, il marche allègrement à la conquête de son second cent, ce qui ne lui sera ni long, ni difficile.

En attendant, il est déjà question de l'ouvrage en préparation pour ce théâtre, Jacques Callot,

par les mêmes auteurs, MM. Léo Delibes, E. Gondinet et Ph. Gilles. Avant, nous aurons à nous prononcer sur l'œuvre posthume d'Offenbach, *Les Contes d'Hoffmann*, qui sans doute sera représentée quand paraîtront ces lignes, mais qu'il nous faudra voir plusieurs fois, et lire avec soin, avant d'en apporter ici notre impartiale appréciation. On sait que ce maître rêvait de donner dans cette nouvelle partition sa véritable mesure, afin de répondre à tous ceux qui ne croyaient voir en lui qu'un auteur de pièces bouffes. Nous saurons donc si, à côté du roi de l'opérette, nous aurons encore à regretter un compositeur capable des conceptions lyrique de premier ordre.

Puisque nous avons parlé du créateur de l'opérette, nommons pour mémoire *La Mascotte* de M. Audran, jeune auteur, dont la partition obtient un réel succès aux Bouffes-Parisiens.

Nous n'avons pas l'habitude et ne la voulons pas prendre, de rendre compte de ce genre de pièces de théâtre. Nous dirons seulement à nos lectrices ce que c'est qu'une *Mascotte*, dans les campagnes de l'Italie. C'est une sage et vertueuse jeune fille, qui porte bonheur à tout ce qui l'entoure. On dit, par exemple : « c'est une Mascotte », comme on dit : « c'est un jettatore ». Seulement c'est tout le contraire. Celui-ci a le mauvais œil, tandis que celle-là c'est le bon œil. Mais si vertu et sagesse s'envolent, adieu la bonne chance, pour la Mascotte et pour ceux qui ont le bonheur de posséder pareil talisman dans leur maison!

Laissons les théâtres, et même les concerts, leur nombre nous effraie. Parler de tous est impossible. Cependant, il nous faut faire une exception, le cas est remarquable. Il s'agit du concert à orchestre de la Société Chorale d'amateurs, que dirige avec tant de supériorité M. A. Guillot de Sainbris.

Le programme était de ceux auxquels on ne résiste pas; l'élégant et nombreux auditoire de la salle Herz, réuni ce soir-là en faisait foi.

On y a interprété six œuvres, pas davantage, mais quelles œuvres et quelle parfaite exécution! En voici la liste :

Fragments d'une *Cantate d'Eglise*, une des plus belles pages de J. S. Bach. — *Toggenbourg*, ballade, avec soli et chœurs, de J. Rheinberger, maître de Chapelle du roi de Bavière; musique féconde en détails originaux, et d'un caractère très poétique. — Fragments d'*Anne de Bretagne* opéra inédit de M. Chérouvrier, dont la place est à l'Opéra national. — *Moïse sauvé des eaux*, scène biblique d'un ravissant effet, composée par M. de Boisdeffre, sur une poésie de M. Paul Collin, ce qui n'a pas peu contribué à l'accueil chaleureux que lui a fait un public d'élite. — Un chœur chinois avec solo, *Li-Tsin*, par V. Joncières et *Viva Mia Liberta*, cantate de Scarlatti, ont été enlevés avec une verve et une

maestria dignes d'éloges. Orchestre, chœurs et soli, ont été déclarés irréprochables, ils étaient conduits par l'éminent Directeur-Président de la Société. M. A. Guillot de Sainbris.

Il ne nous reste plus qu'à recommander plusieurs compositions nouvelles d'une réelle importance.

En première ligne nous devons placer les deux morceaux suivants, composés par le savant organiste de Notre-Dame-des-Champs, M. A. Andlauer.

Sa *Marche Funèbre*, pour harmonium et piano, est une page symphonique de premier mérite, qui restera comme un des meilleurs spécimens du genre.

Le premier motif, dans le mode mineur, accuse tout d'abord la plainte lugubre qui se détache de la terre, cherchant à se frayer la route vers les régions consolantes. C'est l'harmonie de la partie de piano, riche en puissants effets, qui est chargée de remplir ce rôle austère. Puis, tout-à-coup, l'orgue fait entendre des voix lamentables, des appels désolés, auxquels répondent d'autres accents d'une indéfinissable mélancolie. Un instant, les plaintes de la terre s'arrêtent, comme calmées par les chants célestes, et s'y mêlent bientôt, amenées par eux dans le mode majeur. La transition est d'une rare distinction, ainsi que le chant qui surgit de la partie de piano, mélodie suave, discrètement accompagnée par les soupirs de l'orgue.

Enfin, chaque instrument reprend son rôle, les voix se séparent, et le pathétique épisode du

commencement termine cette œuvre de talent, lançant ses derniers accords comme un suprême adieu à l'âme disparue. Ce beau et artistique morceau est dédié à madame la comtesse de Roussy. Il n'est pas facile, mais on peut le classer tout auprès de la moyenne difficulté.

La seconde pièce de M. Andlauer, est une remarquable étude du poignet, pour le piano, où le professeur se révèle à côté du compositeur érudit. Pour atténuer la fatigue qui résulte de ce genre de travail, il fait alterner les deux mains dans le même exercice, puis les réunit plus loin en parcourant l'échelle des tierces, quarts, quintes, sixtes, octaves où se trouvent semées les plus charmantes modulations. Aussi malgré son titre et son but tout mécanique, ce morceau n'a rien de l'aridité qu'on remarque dans beaucoup d'études. Nous pensons que l'élève qui la jouera correctement, en ne frappant les notes qu'avec le mouvement du poignet, aura réalisé un réel et durable progrès.

Dédiée à son élève, mademoiselle M. Lamande qui est devenue à son tour professeur de mérite, l'*Etude du Poignet*, de M. Andlauer se trouve chez Katto, éditeur, 17, rue des Saints-Pères.

La *Marche funèbre* est éditée chez Jochème, 48, rue Saint-Placide.

Aux amateurs du chant nous citerons les belles mélodies de madame P. Viardot, et à ceux de la danse, le répertoire si varié du célèbre Joseph Gung'l, *Au Ménestrel*.

M. LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Ma petite Jeanne, il pâlit, il expire le carnaval de cette année! On ne peut dire qu'il s'éteint à la fleur de l'âge, car il a duré longtemps et les rides commençaient à lui venir; mais il ne lâche point facilement prise pour cela, et tient bon jusqu'au dernier instant. Je ne sais pas si, à Paris, il dissimule son dernier râle sous le bruit des éclats de rire; mais chez nous, il soigne son mot de la fin et veut nous laisser un gai souvenir.

Tandis qu'il se farde pour mourir, je saisis un moment au vol entre le dîner d'hier et le dîner d'aujourd'hui pour causer avec toi; dîner de ce soir chez ma cousine, dîner d'hier chez ma tante.

« Et le dîner d'avant-hier, où l'as-tu pris? demanderas-tu peut-être.

— Chez la marraine de mon mari. »

Où vraiment, petite Jeanne: depuis le premier janvier c'est un continuel échange de diners et l'on ne s'explique guère cette recrudescence de bonnes relations gastronomiques. Toutefois, quelle qu'en soit la cause, elle existe et nous en..... J'hésite devant le mot propre... Dirai-je « nous en profitons? » ou bien: « nous en subissons les exigences? »

Ni l'un ni l'autre. Ou plutôt tous les deux.

Nous subissons quand les maîtres de maison

nous invitent pour eux-mêmes, c'est-à-dire pour la satisfaction de leur amour-propre. Ce jour là, ils ouvrent tous les battants de leurs portes, tous les volets de leurs armoires; les tiroirs livrent leurs trésors et c'est une exhibition générale où rien n'est oublié! Le dîner, je te le confie très-bas, n'est pas toujours bon; mais il vient de Paris et coûte cher; on a négligé de chauffer à point la salle à manger; mais tout un musée céramique s'étale sur ses murailles! la maîtresse du logis, peu soucieuse du bien-être de ses hôtes, a omis ces petits soins hospitaliers qui l'auraient assuré; mais elle s'est si bien parée! N'a-t-elle pas d'ailleurs fait changer les fourchettes à chaque plat, et les serviettes au dessert?...

Nous profitons de cet entrain gastronomique, au contraire, quand l'invitation n'a rien d'officiel et nous vient de nos amis, raisonnables, s'entend! car, hélas! tous les amis ne sont pas raisonnables et plus d'un cède aussi à l'impulsion générale: celle de la vanité! Parlons des autres:

Ceux-ci se réjouissent à l'avance de « leur dîner » comme d'une fête de famille. Ils en combinent l'ordonnance dans le tête-à-tête conjugal, ils en assortissent les éléments avec les intentions les plus intelligentes et les plus hospitalières; ils songent aux habitudes, aux goûts, aux manières de chacun; et ces manies, ces habitudes, ces goûts seront délicatement flattés. Ce n'est pas tout: ils ne profiteront pas de l'occasion pour faire une politesse à tel étranger, à tel nouveau venu dont la présence glacerait l'entrain général; ils ont assorti leurs convives avec le même soin qui a présidé à la composition du menu, et chacun de ces convives sera content de son voisin. Et comme en définitive, on ne vit pas seulement de bonne chère, mais aussi de satisfaction immatérielle, la maîtresse de ces maisons du bon Dieu s'ingénie gracieusement à mettre chacun en valeur, ce qui est l'infaillible moyen de rendre tout le monde parfaitement heureux... pendant la durée du dîner. Elle a placé mademoiselle A..., dont le teint laisse tant à désirer dans le rayon d'un abat-jour rose qui donne à son visage un reflet avantageux, et madame A... s'étonne joyeusement de voir sa fille en beauté. Elle fournit à madame B... l'occasion de produire quelques fragments de son voyage en Suède qui n'en sont encore qu'à leur centième édition; et madame B... rayonne. Elle demande à M. C... quel rang son fils vient d'obtenir au dernier examen, comme si elle avait oublié qu'il est le premier de sa promotion; et une larme d'heureux orgueil humecte le regard du vétéran quand il proclame au bruit des verres qui s'entrechoquent pour un toast, le triomphe de son enfant! etc., etc., etc. Cette maîtresse de maison là, ma chère Jeanne, a mille aimables façons de réchauffer les cœurs, d'égayer les esprits, et l'on dine toujours bien chez elle, car elle s'est occupée aussi des estomacs; et, tout aussi difficile

pour un menu qu'un bon poète pour un sonnet, elle

Défendit qu'un plat faible y pût jamais entrer!

Pourtant, elle n'a fait venir de loin aucun de ces mets rares dont la qualité, trop souvent, est en raison inverse du prix qu'ils ont coûté: les cours d'eau, les forêts du pays, la basse-cour de sa maison, les espaliers de son jardin ont suffi presque seuls à ses exigences; ce n'est pas dans du cristal de Bohême que les vins scintillent; la faïence de Lunéville avec des fleurs rouges et des coqs jaunes fait tout le luxe du couvert, et l'argenterie de famille, un peu bossuée parfois, n'a pas été renouvelée; enfin la simplicité...

La simplicité!... Ce mot se place de lui-même bien heureusement sous ma plume, n'est-il pas vrai, petite Jeanne?

On a remarqué souvent que les réceptions dont je viens, à grands traits, d'esquisser le tableau, rendent également heureux les amphitryons et leurs convives et l'on s'est demandé pourquoi.

Pourquoi?

Parce qu'elles sont simples et seulement pour cela!... D'une part: aucune de ces préoccupations de vanité constamment en lutte contre des vanités rivales; aucune de ces brèches pécuniaires qui assombrissent l'esprit des prodiges orgueilleux et devraient même parfois alarmer leur conscience de chefs de famille!

De l'autre part: point de ces petites humiliations que l'on éprouve à recevoir mieux et plus qu'on ne peut rendre; point de ces mesquines jalousies dont on souffre, tout en le désavouant!

Des deux parts enfin un flux et un reflux sympathiques, un édurant de sentiments affectueux, un échange cordial enfin, qui rend l'indulgence facile, l'obligeance aisée, la vie en commun aimable et qui multiplie les relations amicales en les resserrant!

Ces relations-là se relâchent de nos jours; on le déplore et l'on a raison car, avec elles s'en vont une de nos joies, une de nos forces, une de nos consolations... Le monde a des promesses et des fascinations... Il ne tient pas ses promesses et bientôt ses fascinations perdent leur empire. Il nous a pris avides de jouissances et confiants, il nous laisse déabusés et meurtris. Si nous pleurons, ce n'est pas lui qui essuiera nos larmes; si nous souffrons, ce n'est pas sa main qui pansera nos blessures... oh! non! et pourtant c'est au monde que nous courons aujourd'hui comme s'il avait quelque chose à nous donner en échange de ce qu'il nous prend! comme s'il pouvait remplacer un jour les purs souvenirs de jeunesse que nous dédaignons d'amasser dans le seul champ où ils fleurissent: celui de l'intimité, de l'amitié, de la famille!...

Ah! nous sommes bien fous, Jeanne! et nos pères entendaient mieux le bonheur.

Je m'oublie avec toi! et cependant j'ai promis

à ma cousine de lui arriver une heure avant tout le monde pour désigner les places et surveiller sa toilette!

Je me sauve. A ce soir, chère mignonne.

TA FLORENCE.

P. S. — Elle était parée de pied en cap, toutes voiles dehors! et quelles voiles! heureusement j'ai pu faire carguer ou plutôt supprimer ce qu'il y avait de trop rouge, de trop vert, de trop doré. Et le couvert!... pas une fleur sur la table, pas une feuille de lierre ou de pervenche, pas même un brin de mousse! En revanche, comme surtout une effroyable coupe de barbotine remplie de raisins de verre, de pêches de cire et de poires de marbre! Consternation visible sur mon visage; Olympe en veut savoir la cause, impossible de la lui cacher.

Mais balbutie-t-elle, je ne puis enlever cette coupe; c'est un présent de ma belle-mère qui va venir; mon mari tient à ce que je m'en fasse honneur devant elle.

« Eh! ma pauvre enfant, maintiens le contenant, puisqu'il le faut; mais supprime le contenu.

— Et... par quoi le remplacer?

— Tout simplement par ces bouquets de violettes que la petite marchande vient justement t'offrir, par ces héliotropes d'hiver, qui parfument ton jardin, par ces primevères égarées dans tes pelouses, par ces touffes de laurier thym toutes blanches dans tes massifs.

Olympe fit quelques objections, mais son mari survenant approuva mon idée et pour la mettre à exécution, ma cousine enleva la coupe d'une

main prompte. Prompte, oui, mais plus maladroite encore, car la barbotine lui échappant tomba sur le parquet où elle se brisa en deux morceaux! Tableau: les fruits artificiels roulant de toutes parts comme des billes d'agate; la coupe en deuil d'elle-même; le mari consterné se demandant s'il doit gronder sa femme ou la consoler; la femme rougissant, pâlisant et tout près de pleurer!

« Ma belle-mère sera furieuse! dit-elle; certainement elle croira que je n'attache aucun prix à ses présents, que je trouvais sa coupe laide et que peut-être j'ai fait exprès... ah! mon Dieu, mon Dieu!.. Dis que c'est toi! dis que c'est toi!...

Ce mensonge fut épargné au mari, car, heureusement... il y avait des huîtres à l'office!

Ne ris pas, mademoiselle Jeanne; écoute plutôt:

Faire promptement calciner quelques écailles de ce précieux mollusque et les réduire ensuite en impalpable poussière; y ajouter deux blancs d'œufs; mêler le tout en une sorte de colle; enduire de cette colle les lèvres de la blessure; rapprocher les deux fragments de la coupe brisée; les maintenir dans une parfaite adhérence pendant dix minutes... il ne m'en fallut pas davantage pour rendre au mari son aplomb, à la femme sa sérénité, à la coupe son apparence première... et la belle-mère ne se douta de rien!

Je tiens cette vieille recette de madame R. Te le dire, c'est suffisamment te la recommander, n'est-ce pas? (Pas madame R. mais la recette.)

FLORENCE.

ABONNEMENTS D'ESSAI AU PETIT COURRIER DES DAMES

Comme tous les ans, nous offrons un abonnement d'essai, de trois mois, au *Petit Courrier des Dames* et *Journal des Demoiselles*.

On trouvera les conditions de cet abonnement d'essai, A LA QUATRIÈME PAGE DE LA COUVERTURE; elles sont absolument les mêmes que pour les années précédentes, mais nous faisons cette offre avec plus de confiance qu'elle sera bien appréciée, parce que, s'il n'y a rien de changé dans ses prix, le *Petit Courrier* a beaucoup augmenté son format, ce qui lui permet de donner plus d'importance à la partie littéraire du Journal, et plus d'ampleur à ses gravures de modes.

CURIOSITÉ HISTORIQUE ET MOSAÏQUE

Robert I^{er}, duc de Bourgogne, eut le malheur de tuer son beau-père dans un festin; il bâtit l'église de Semur et y fit représenter son parricide afin d'en expier l'horreur par cet aveu public. C'était au XI^e siècle.

La meilleure manière de se venger, c'est de ne pas se rendre semblable aux méchants.

Laissons la faute d'autrui là où elle est.

Ne te fais ni le tyran ni l'esclave d'aucun homme au monde. (Marc-Aurèle).

MOTS EN TRIANGLE

Oiseau léger, lecteur, au rapide coup d'aile,
 Sur mes huit pieds, je tiens beaucoup de l'hirondelle
 Et sur sept, rivière au murmure charmant,
 Je suis aussi de France un beau département.
 Appelé tous les ans pour faire mon service
 Sur six pieds, je deviens un soldat fort novice,
 Et sur cinq, on me hait quand injuste et cruel,
 Je substitue aux lois mon pouvoir personnel.
 Sur quatre pieds, d'Espagne une ville frontière,
 Et sur trois, patriarche à la longue carrière,
 Que, pour sa sainteté, Dieu sauva du trépas
 Dont il punit tous ceux qui ne l'adoraient pas.
 Et préposition sur deux ; sur un, consonne.
 Le problème est posé. Lecteur, je te le donne.

RÉBUS



Explication du mot carré de Février : *But, uri, tir.*

Les mots de l'énigme contenue dans le numéro de Février sont : *quand, Khan, Caen, camp, cancan.*

Explication du Rébus de Février : *Il faut faire contre fortune bon cœur.*

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY